

NOVISIMO CHANTREAU.

GRAMÁTICA FRANCESA.

EN LA QUE SE HA ENSEÑADO
ALGUNAS REGLAS DEL LENGUAJE DE LOS FRANCÉSES, Y COMO SE HA
EN EL ACOMODARLO CONFORMEMENTE AL DICCIONARIO DE LA ACADEMIA
Y EN LAS DIFERENTES VARIACIONES DE LOS DIFERENTES DIALECTOS.

W. T. **NOVISIMO CHANTREAU.** Escrito

CLAVE DE LOS TEMAS.

E. B. OLLENDORFF Y ROBERTSON,

Autores de las obras de Gramática y de los Temas de Francés.

CLAVE DE LOS TEMAS.

O GUÍA PARA LA CORRECCIÓN DE LOS EXERCICIOS.

Barcelona.

LIBRERIA DE D. JUAN OLIVERA, EDITOR.

ENTRADA DE S. M.
CALLE DE FRANCÉS, 11.

1882.



JOSEPH CHRISTIAN

CLAVE DE LOS TEMAS



NOVÍSIMO CHANTREAU,
ó
GRAMÁTICA FRANCESA,

EN LA QUE SE HAN ENMENDADO
CUANTAS EDICIONES DEL CHANTREAU SE HAN HECHO HASTA EL DÍA,
SE HA AUMENTADO CONSIDERABLEMENTE EL TRATADO DE LA SINTÁXIS,
Y SE HAN HECHO VARIACIONES DE MUCHÍSIMA IMPORTANCIA,

POR

D. Antonio Bergnes de las Casas,

Licenciado en la facultad de filosofía,
catedrático de la misma facultad en la Universidad de Barcelona,
y autor de varias obras filológicas.

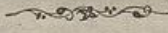
SÉPTIMA EDICION,

REVISADA Y NUEVAMENTE ARREGLADA POR EL
MISMO AUTOR, PARA LO CUAL SE HAN TENIDO PRESENTES TODAS LAS GRAMÁTICAS
FRANCESAS PUBLICADAS HASTA EL DÍA, INCLUSAS LAS DE

G. H. OLLENDORFF Y ROBERTSON,

siendo superior á estas por su método y aplicacion.


CLAVE DE LOS TEMAS,
ó VERSION CORRECTA DE LOS EJERCICIOS.


Barcelona.

LIBRERÍA DE D. JUAN OLIVERES, EDITOR,
IMPRESOR DE S. M.
calle de Escudillers, n.º 57.

1862.

NOVISIMO CHANTREAU

GRAMATICA FRANCESA

EN LA QUE SE HA REUNIDO
TANTAS EMENDACIONES DEL CHANTREAU SE HA HECHO HASTA EL DIA
DE HA ARRIBADO CONSIDERABLEMENTE EL TRAYecto DE LA SINTAXIS
7 SE HA HECHO VARIACIONES DE MUCHAS IMPORTANCIA

1862

D. Antonio Olives de las Casas,

licenciado en la facultad de filosofía
catedrático de gramática y lección en la Universidad de Sevilla
y autor de varias obras didácticas.

Es propiedad.

REVISOR Y CORRECTOR DE PRUEBAS DON D.
MIGUEL ANGEL DE LAS CASAS, PARA LO CUAL SE HA HECHO PRUEBA TODAS LAS DEMOSTRACIONES
FRANCESA Y UNICIDAD HASTA EL DIA, EN QUE SE HA HECHO

A. H. OLIVERO Y ROBERTSON

siendo superior á estas por su método y aplicación

CLAVE DE LOS TEMAS

Y VERSION CORRECTA DE LOS EJERCICIOS

Uxcelencia

LIBRERIA DE D. JUAN OLIVERA, EDITOR

Impreso en S. M.
Calle de Escudillas, n.º 27

1862



GRAMÁTICA FRANCESA,

CLAVE DE LOS TEMAS.

I.

Avez-vous le pain?—Oui, Monsieur, j'ai le pain.—Avez-vous la viande?—Oui, Monsieur, j'ai la viande.—Parlez-vous du sel?—Oui, Monsieur, je parle du sel.—Parlez-vous du sucre?—Oui, Monsieur, je parle du sucre du marchand.—Parlez-vous à Henri?—Oui, Monsieur, je parle à Henri.—Parlez-vous de la Hollande?—Oui, Monsieur, je parle de la Hollande.—Parlez-vous à l'homme?—Je parle à l'homme.—Parlez-vous de l'honneur?—Je parle de l'honneur.—Parlez-vous du père?—Je parle du père et du frère.—Parlez-vous de l'eau?—Je parle de l'eau et du vin.—De quoi parlez-vous?—Je parle de la houlette du berger.—A qui parlez-vous?—Je parle au hollandais.—Avez-vous le huit?—J'ai le huit et le onze.—Avez-vous un livre?—J'ai un livre et une plume.—Avez-vous des livres, *o* quelques livres?—J'ai des plumes, *o* quelques plumes.—Parlez-vous de l'ange?—Je parle de l'ange et de l'épée.—A qui parlez-vous?—Je parle au père et à la mère.—Parlez-vous des plumes?—Je parle des plumes de l'ami et des livres de la sœur.—De quoi parlez-vous?—Je parle du pain du boulanger et du vin du marchand.—De quoi parlez-vous?—Je parle de l'encrier et des plumes.—Qu'avez-vous?—J'ai un encrier et une plume.

II.

Avez-vous les chevaux de l'ami?—Non, Monsieur; j'ai les chevaux des généraux.—Avez-vous les clous du hollandais?—Non, Monsieur; mais j'ai les noix de Henri.—Parlez-vous des eaux du Nil?—Non, Monsieur; je parle des eaux de l'Ébre.—Parlez-vous des feux du ciel?—Non, Monsieur; je parle des feux du volcan.—De quoi parlez-vous?—Je parle des régals, *o* des festins de nos aïeux.—Combien de bras avez-vous, *o* combien avez-vous de bras?—J'ai deux bras et deux jambes.—Combien de nez avez-vous?—J'ai un nez.—De quoi parlez-vous?—Je parle des jeunes gens.—Qu'avez-vous?—J'ai deux chapeaux, quatre éventails et trois tableaux.—De quoi parlez-vous?—Je parle des travaux d'Hercule.—Combien de cheveux avez-vous?—J'ai beaucoup de cheveux.—Avez-vous froid?—Je n'ai pas froid.—Avez-vous chaud?—J'ai bien chaud.—Avez-vous chaud ou froid?—Je n'ai ni chaud ni froid.—Avez-vous soif?—Non, Monsieur; mais j'ai faim.—Qui a froid?—L'homme à froid et faim.

III.

Avez-vous le balai?—Je n'ai pas le balai.—Quel balai avez-vous?—J'ai le balai de la servante.—Quel bas avez-vous?—J'ai celui du garçon.—Avez-vous le beurre?—Je n'ai pas le beurre.—Parlez-vous du carême?—Je parle du carême.—De quelle couleur parlez-vous?—Je parle de la couleur du ciel.—Parlez-vous de la contrebande?—Je parle de la contrebande.—Avez-vous un chou?—J'ai un chou.—Avez-vous le cidre de l'oncle?—Je n'ai pas le cidre de l'oncle; mais j'ai le lait de la chèvre.—Avez-vous un lièvre?—J'ai un lièvre et un lapin.—Avez-vous le sang du poulet?—Je n'ai pas le sang du poulet.—Parlez-vous du serpent?—Je ne parle pas du serpent.—Parlez-vous du roseau de l'enfant?—Je parle de la dent de l'enfant.—Avez-vous le miel ou le lait?—Je n'ai ni le miel ni le lait; mais j'ai l'huile.—Avez-vous la vis du garçon?—Je n'ai pas la vis du garçon; mais j'ai une paire de bretelles.—Avez-vous une annonce?—J'ai une annonce.—Quelle annonce avez-vous?—J'ai l'annonce des bals.—De quoi parlez-vous?—Je parle de la candeur et de la douleur de la fille.—Avez-vous une brique?—J'ai une brique et un masque.—Quelle liqueur avez-vous?—J'ai la liqueur de l'armoire de la mère du garçon.—Parlez-vous du bonheur?—Non, Monsieur; je parle du malheur.—Parlez-vous du printemps?—Non, Monsieur; je parle de l'été.—Avez-vous faim ou soif?—Je n'ai ni faim ni soif.—Avez-vous chaud?—Non, Monsieur; j'ai froid.—Avez-vous sommeil?—J'ai sommeil.—Qui a sommeil?—L'enfant a sommeil.—Avez-vous peur?—Je n'ai pas peur.—Qui a peur?—La fille a peur.—Avez-vous honte?—Je n'ai pas honte.—Qui a honte?—Personne n'a honte.—Avez-vous envie de parler?—Je n'ai pas envie de parler.—Qui a envie de parler?—Quelqu'un a envie de parler.

IV.

Avez-vous une colombe blanche?—J'ai une colombe blanche et une colombe noire et rouge.—Avez-vous la jolie plume de la fille?—J'ai la jolie plume du garçon.—Quelle figue avez-vous?—J'ai la sèche.—De qui parlez-vous?—Je parle de la femme caduque.—De quelles femmes parlez-vous?—Je parle des grecques et des turques.—Quelle robe avez-vous?—J'ai une robe neuve.—De qui parlez-vous?—Je parle du paysan et de la paysanne.—A qui parlez-vous?—Je parle à la bonne paysanne et à la grosse fille.—Parlez-vous de quelqu'un?—Je parle de la femme prudente et discrète.—Quelle grammaire avez-vous?—J'ai une grammaire complète.—De quelle femme parlez-vous?—Je parle de la belle et naïve.—Parlez-vous de la femme folle?—Je parle de la menteuse.—Est-elle jalouse?—Elle est jalouse; mais elle n'est pas heureuse.—Parlez-vous de l'empereur?—Non, Monsieur; je parle de l'impératrice et de l'ambasadrice d'Espagne.—Avez-vous un protecteur?—J'ai un protecteur et une protectrice.—Êtes-vous actrice?—Je ne suis pas actrice; mais je suis franche.—De quelle fille parlez-vous?—Je parle de la vengeresse de la famille.—Êtes-vous pécheresse?—Je suis pécheresse, et vous êtes pécheur; nous sommes tous pécheurs.—Avez-vous la main longue?—J'ai la main longue et la peau douce.

—Avez-vous l'eau fraîche?—Je n'ai pas l'eau fraîche; mais j'ai l'eau chaude.
 —Parlez-vous de la vieille femme?—Je ne parle pas de la vieille, je parle de la jolie femme.—Qui a tort?—La femme fausse a tort.—Qui a raison?—Le bel enfant a raison.—Avez-vous raison?—Je n'ai pas raison.—Avez-vous tort?—Je n'ai pas tort; j'ai raison.—Avez-vous froid?—Je n'ai pas froid; j'ai chaud.
 Avez-vous envie de travailler?—Je n'ai pas envie de travailler; mais j'ai envie de dormir, car j'ai sommeil.—Qui a sommeil?—Elle a sommeil.—Avez-vous envie de lire?—Je n'ai pas envie de lire.—Avez-vous soif?—Non, Monsieur; je n'ai pas soif; mais j'ai faim.—Avez-vous peur de la vilaine femme?—Je n'ai pas peur de la vilaine femme, mais de la fausse et menteuse.

V.

Savez-vous plus que mon frère?—Mon frère sait moins que vous.—La lune est-elle aussi grande que la terre?—La terre est quarante neuf fois plus grande que la lune.—L'usurier est-il aussi méchant que le voleur?—L'usurier est pire, ó plus méchant que le voleur.—Êtes-vous aussi compatissante que ma sœur?—Je suis moins compatissante qu'elle.—Les hommes sont-ils aussi compatissants que les femmes?—Les femmes sont plus compatissantes que les hommes; parce qu'elles sont plus tendres et plus douces.—Êtes-vous riche?—Je le suis moins que vous; mais mon oncle l'est plus que vous; et ma tante est aussi riche que vous.—Chantez-vous mieux que ma sœur?—Votre sœur ne chante pas aussi bien que moi; mais elle parle mieux que moi.—Comment vous portez-vous?—Je me porte un peu mieux.—Est-elle aussi vilaine (ó laide) qu'on le dit?—Elle n'est pas aussi vilaine qu'on le dit.—Êtes-vous plus petite que ma sœur?—Je suis plus petite qu'elle; mais elle est plus âgée.—Êtes-vous aussi savant que Jean?—Je suis moins savant que Jean; mais je ne suis pas aussi petit.—Est-il fâché?—Oui, Monsieur; mais n'y faites pas attention, car la moindre chose l'offense.—Pierre est-il aussi bon que Jean?—Pierre est pire que Jean, et Jean est plus instruit que Pierre.—Avez-vous sommeil?—J'ai bien sommeil.—Avez-vous grande envie de jouer?—J'ai grande envie de travailler.

VI.

Est-elle bien riche?—Elle est très-riche et fort sottre.—L'étude de la langue française est-il utile?—L'étude de la langue française est fort utile.—Est-elle fort vilaine?—Elle n'est pas aussi vilaine que vous le dites.—Êtes-vous bien paresseux?—Je ne suis pas aussi paresseux que vous.—Est-elle malheureuse?—Elle est bien malheureuse, plus malheureuse que vous.—Allez-vous souvent au théâtre?—Je ne vais pas au théâtre aussi souvent que vous, parce que je n'ai pas le temps.—Est-elle fort belle?—Elle est très-belle, plus belle que vous.—Dormiez-vous?—Je dormais bien profondément.—Sont-ils braves?—Ils sont très-braves, aussi braves que les soldats français.—Est-elle très-bonne?—Elle est très-bonne, aussi bonne que ma mère.—Qui est le plus brave, Pierre, Jean ou Antoine?—Pierre est le plus brave, et Jean est le moins brave.—Qui était le plus fou du village?—Le maire était le plus fou.—Lequel est le meilleur ami?—L'ami le plus sincère est le meilleur ami.—Est-elle bien

olie?—Elle est si jolie, qu'elle enchante.—Est-il fort savant?—Il n'est pas fort savant; mais il est très-bon.—Avez-vous le cœur de le faire?—J'ai le cœur de le faire.—Avez-vous le temps d'aller au théâtre?—Je n'ai pas le temps.—Aimez-vous Sophie?—Je l'aime beaucoup; elle est si bonne!—A-t-il peur?—Il n'a pas peur; il est si brave!—Est-elle aussi bonne qu'en le dit?—Elle est si bonne, que tout le monde l'aime.

VII

De qui parlez-vous?—Je parle de mon petit frère.—Que demandez-vous?—Je demande un peu de pain et un peu de vin.—Que demande-t-elle?—Elle demande un petit morceau de pain.—Que voulez-vous?—Je veux un petit verre d'eau-de-vie.—Avez-vous une mai-onnette?—J'ai une jolie maisonnette.—Avez-vous un enfant?—J'ai un enfant et un petit nourrisson.—Connaissez-vous cette petite femme?—Je ne la connais pas.—De qui parlez-vous?—Je parle d'un maître fripon.—Connaissez-vous cette grosse femme?—Je ne la connais pas.—Aimez-vous les petits hommes?—Je ne les aime pas.—Où demeurez-vous?—Je demeure dans une ruelle, ô petite rue.—Où demeuriez-vous auparavant?—Je demeurais dans un cul-de-sac, ô dans une impasse.—Connaissez-vous cette petite fille?—Je ne la connais pas; mais je connais sa petite sœur, qui s'appelle Fanchette.—Que voulez-vous acheter?—Je veux acheter une petite table et une petite chaise pour ma fillette.—Que lisez-vous?—Je lis un petit livre.—Qu'écrivez-vous?—J'écris un petit billet.—Voulez-vous mon chapeau?—Je ne veux pas un grand vilain chapeau.—Que voulez-vous acheter?—Je veux acheter un bourriquet.

VIII.

Qui découvrit l'Amérique?—Christophe Colomb.—En quelle année la découvrit-il?—L'an mil quatre cent quatre-vingt-douze.—Où la poudre à canon fut-elle inventée?—Elle fut inventée à Cologne, par un moine, nommé Barthold Schwarz, l'an mil trois cent quatre-vingt-deux.—Où l'imprimerie fut-elle inventée?—A Mayence, par Jean Guttemberg, l'an mil quatre cent quarante.—Par qui la boussole fut-elle inventée?—Par Jean Goya, Napolitain, l'an mil trois cent trois.—Où les montres furent-elle inventées?—A Nuremberg, par Pierre Helle, l'an mil cinq cent.—Qui inventa les ballons aérostatiques?—Ils furent inventés par Messieurs Mongolfier, l'an mil sept cent quatre-vingt-trois.—Combien d'hommes vivent au monde?—Environ mille millions.—Combien d'hommes y a-t-il en Europe?—A peu près cent trente millions.—Combien d'habitants y a-t-il à Paris?—On y compte huit cent mille habitants, mille rues, cinquante mille maisons, quatre cents églises, vingt-six hôpitaux, vingt ponts, et quatre mille réverbères. On y consomme annuellement soixante dix-sept mille bœufs, cent vingt mille veaux, cinq cent quarante mille moutons, et trente deux mille cochons.—Quel âge avez-vous?—J'ai dix-neuf ans, deux mois et onze jours.—Quel âge a-t-elle?—Elle a à peine douze ans et demi.—Quel âge a votre maman?—Maman a vingt-sept ans; maman est plus jeune que papa, lequel a trente-cinq ans.—Quel âge a cette fille?—Cette fille a près de

dix-sept ans. — Combien d'argent avez-vous? — J'ai douze mille huit cent soixante et douze francs, sans compter les six mille quatre cent cinquante que vous me devez. — Quels volumes avez-vous? — J'ai le premier et l'onzième. — Quel chapitre lisez-vous? — Je lis le cinquième. — Qui régnait présent en Espagne? — Isabelle deux. — Qui régnait en Espagne avant Isabelle deux? — Son père, Ferdinand sept. — Combien de francs avez-vous? — J'ai onze cents francs. — J'en ai le double, et mon frère le triple. — Quelle heure est-il? — Il est quatre heures. — Il est trois heures et demie. — Il est cinq heures et quart. — Il est deux heures moins un quart. — Il est midi. — Il est minuit. — Il est trois heures moins cinq minutes (ó moins cinq). — Il est sept heures et huit minutes. — Est-il tard? — Il est fort tard. — Il est de bonne heure. — Est-il de bonne heure? — Il n'est pas de bonne heure. — Quelle heure est-il? — Il est dix heures. — Il est deux heures et demie. — Il est onze heures et un quart. — Il est sept heures moins un quart. — Il est huit heures et dix minutes. — Il est neuf heures moins trois minutes. — Il est midi. — Il est minuit. — Il est une heure. — La montre avance. — La montre retarde. — Il me donna la moitié d'une pomme. — Combien de fois avez-vous été au théâtre? — Trois fois, rarement, souvent. — Combien de fois avez-vous mangé aujourd'hui? — J'ai mangé aujourd'hui trois fois. — Je mange trois fois par jour (mejor: je fais trois repas par jour), et l'ami mange deux fois, ó l'ami fait deux repas. — Je me baigne deux fois par semaine, ou huit fois par mois. — Je vais au bal quatre fois par an, et vous y allez trois fois par mois. — Les avez-vous vus tous les deux? — Je les ai vus tous les deux, ó j'ai vu l'un et l'autre.

IX.

De qui parles-tu? — Je parle de toi, de lui et d'elle. — A qui parles-tu? — Je lui parle. — Il nous parle. — Elle vous parle. — Nous leur parlons. — Vous me parlez; et je vous parle. — M'aimez-vous? — Je vous aime beaucoup. — M'aimes-tu? — Je l'aime, et tu m'aimes. — La vois-tu? — Je ne la vois pas. — Pour qui travaillez-vous? — Je travaille pour toi, pour lui, pour elle et pour moi. — Par qui l'avez-vous su? — Je l'ai su par toi et par eux. — A qui répondent-ils? — Ils leur répondent. — Penses-tu à elle? — Je pense à elle et à lui. — Allez-vous avec elles? — Je ne vais pas avec elles, je vais avec toi. — Viens-tu avec moi? — Je ne vais pas avec toi, je vais avec eux et avec elles. — Le dis-tu? — Je ne le dis pas. — Me cherches-tu? — Je ne te cherche pas. — Que veux-tu de moi? — Je ne veux rien de toi. — La connaissez-vous? — Je la connais. — Nous cherchez-vous? — Nous vous cherchons. — Se voit-il? — Il se voit. — Se connaissent-ils? — Ils se connaissent. — Te vois-tu? — Je me vois. — Chacun parle-t-il de soi? — Chacun parle de soi. — Avez-vous besoin de moi? — J'ai besoin de vous. — As-tu besoin de moi? — J'ai besoin de toi. — As-tu besoin d'elle? — J'ai besoin d'elle. — Avons-nous besoin de vous? — Vous avez besoin de nous. — Que leur écrivez-vous? — Je leur écris un billet.

X.

A qui est le livre? — Le livre est à toi et à moi. — A qui est le chapeau? — Le chapeau est à lui. — A qui est le chien? — Le chien est à vous et à elles. — A qui

est la plume?— La plume est à eux.— A qui est le canif?— Le canif est à elle.— A qui est le mouchoir?— Le mouchoir est à eux.— A qui est la maison?— La maison est à elles.— A qui est le cheval?— Le cheval est à nous et à eux.— A qui est la table?— La table est à moi.— Me donnes-tu ton livre?— Je te donne mon livre et le leur.— Me donnes-tu mon épée?— Je te donne ton épée et la sienne.— Qui est cet enfant?— C'est un de mes cousins.— Qui est cette demoiselle?— C'est une de ses sœurs.— Qu'aviez-vous?— J'avais nos livres et les vôtres.— Qui cherchez-vous?— Je cherche un de vos frères.— Où est ma mère?— Votre mère est à l'église.— Aimez-vous la demoiselle?— Je l'aime.— Cherchez-vous la demoiselle?— Je la cherche.— Qui est la dame?— C'est une de mes amies.— Mon fils!— Ma mère, que désirez-vous?— Je ne veux rien, mon fils.— Viens-tu chez moi?— Je viens chez-toi.— Je vais chez lui.— Je vais chez elle.— Je vais chez vous.— Je vais chez eux.— Je vais chez elles.— Où demeurez-vous?— Je demeure chez moi.— Je demeure chez toi.— Je demeure chez vous.— Je demeure chez lui.— Je demeure chez eux.— Vas-tu à la maison?— Je vais à la maison.— Vas-tu chez moi?— Je vais chez toi.— Où est Monsieur votre père?— Il est à la maison.— Est-il à la maison?— Il n'est pas à la maison.— Allons à la maison.— Le mien vaut mieux que le tien.— Le nôtre vaut mieux que le sien.— Les vôtres valent mieux que les nôtres.— Les leurs valent mieux que les tiens.

XI.

Voulez-vous ce livre-ci ou celui-là?— Je veux celui-ci et celui-là.— Avez-vous ce canif ou celui-là.— Vous avez celui-ci; vous n'avez pas celui-là.— Avons nous cette plume-ci ou celle-là?— Nous avons celle-là.— Ai-je raison d'acheter ce livre?— Vous avez tort de l'acheter.— N'avez-vous pas tort de jeter cet argent?— Je n'ai pas raison de le jeter.— Avez-vous mon argent?— Je ne l'ai pas.— Avez-vous quelque chose de bon?— Je n'ai rien de bon ni de mauvais.— Avez-vous cette encre-ci ou celle-là?— Je n'ai ni celle-ci ni celle-là.— Avez-vous ce pistolet-ci ou celui-là?— Je n'ai ni celui-ci ni celui-là; j'ai le mien et le tien.— Avez-vous cette fourchette-ci ou celle-là?— J'ai celle-ci; mais je n'ai pas celle-là.— Avez-vous raison?— Je n'ai pas raison.— Qui a tort?— Mon frère a tort.— Que voulez-vous?— Donnez-moi ce chocolat.— Qui est cet homme?— Cet homme est mon domestique.— Qui est cette femme?— Cette femme est la sœur de ton domestique.— Avez-vous envie de copier cette lettre?— Je n'ai pas envie de copier cette lettre; j'ai envie de copier celle-là.— Avez-vous chaud?— Je n'ai pas chaud; j'ai froid.— Avez-vous peur?— Je n'ai pas peur.— Avez-vous sommeil?— Je n'ai pas sommeil; j'ai faim.— Qui a soif?— Cet homme a soif; donnez-lui ce verre d'eau.— Étudierez-vous ce soir?— Je n'étudierai pas ce soir, car j'ai étudié ce matin.— Étudiez-vous le soir ou le matin?— J'étudie le soir et le matin.— Viendrez-vous chez moi ce soir?— J'irai chez vous ce soir.— Avez-vous eu peur ce matin?— Je n'ai pas eu peur ce matin.— Qu'avez-vous fait ce matin?— J'ai étudié cette leçon.— Quelle heure est-il?— Il est une heure.— Il est deux heures.— Il est trois heures et demie.— Il est six heures moins un quart.— Il est huit heures et quart.— Vas-tu chez mon père?— Je vais chez lui.— Me donnez-vous ceci?— Non, Monsieur; je ne

vous donne pas ceci; je vous donne cela.—Ferez-vous ceci ou cela?— Je ne ferai ni ceci ni cela.—Irez-vous au théâtre ce soir?— Non, Monsieur, nous n'irons pas au théâtre ce soir.

XII.

Qui apprend?— Le jeune homme qui étudie apprend.— Quel livre lisez-vous?— Je lis le livre que vous lisez.— Quel journal lisez-vous?— Je lis le journal que vous lisez.— Que cherchez-vous?— Je cherche le canif que j'achetai.— Qu'est ce que c'est que cela?— C'est la lettre que je reçus hier.— De qui parlez-vous?— Je parle de l'homme dont vous parlez.— Quel pain mangez-vous?— Je mange le pain que vous mangez.— Est-il bon?— Il est meilleur que celui que tu manges.— De quoi vivez-vous?— Je vis de mon travail.— Qui aimez-vous?— J'aime celui qui m'aime.— Haïssez-vous celui qui vous hait?— Je ne hais pas celui qui me hait.— A qui est cette maison?— La maison d'où je sors est à mon père.— A qui est la maison où vous demeurez?— La maison où je demeure est la mienne.— De quelle vertu parlez-vous?— Je parle de la vertu que je respecte.— Celui qui travaille est plus digne que celui qui est oisif.— Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.— Qui est plus sourd? celui qui est sourd, ou celui qui ne veut pas entendre?— Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.— Qui est exposé à mourir de faim?— Celui qui vit d'espérance.— De qui parliez-vous?— Je parlais de la femme dont nous parlions hier.— Voilà de quoi je voulais vous parler.— Voilà le but où il tend.— Quel livre est le meilleur, celui de mon frère, celui de mon cousin, ou celui de mon oncle?— Celui de ton frère est le meilleur.— Voulez-vous celui que j'ai, ou celui qu'elle a?— Je veux celui qu'elle a.— Avez-vous ceux que j'avais, ou ceux que vous aviez?— J'ai ceux que vous aviez.— A qui est ce chapeau?— Il est à celui qui chante si bien.— A qui est cette robe?— Elle est à celle qui danse si bien.— Ceux qui travaillent mangent.— Celles qui sont modestes se marient.— Quoi! ne savez-vous pas cela?— Quoi! est-il mort?— Voyez-vous l'homme qui vient?— Je le vois; mais je ne le connais pas.— Connaissez-vous les femmes qui arrivent?— Je ne les connais pas.

XIII.

Avez-vous quelques livres?— J'ai quelques livres, quelque argent et beaucoup de papier.— Avez-vous quelque chose?— Je n'ai rien.— Mangez-vous quelques haricots?— Je mange quelques haricots et quelques lentilles.— Buvez-vous quelque chose?— Je bois un peu de vin.— Avez-vous quelques amis?— Quand, ô lorsque j'étais riche, j'avais beaucoup d'amis; mais maintenant que je suis pauvre, je n'ai aucun ami.— Connaissez-vous quelqu'un?— Je ne connais personne.— Voulez-vous un autre livre?— Je veux un autre livre.— Lequel voulez-vous?— Je prendrai l'un et l'autre, ô tous les deux.— A quelle heure vous levez-vous?— Je me lève tous les jours à six heures.— Donnez une pomme à chacun de ces enfants.— Quelqu'un vient-il?— Quelqu'un vient.— Qui l'a dit?— Quelqu'un l'a dit.— Personne ne l'a dit.— Chacun le dit.— Chacun le croit.— Chacun le sait.— Avez-vous quelques livres?— J'ai plusieurs

livres et plusieurs cahiers. — Lui faites-vous mal? — Je ne fais mal à personne. — Celui qui fait mal à autrui est méchant. — Désirez-vous le bien d'autrui? — Je ne désire pas le bien d'autrui. — Celui qui prend le bien d'autrui, quel qu'il soit, est un voleur. — Ceux qui mentent, quels qu'ils soient, sont des lâches. — Tantôt il va chez un tel, tantôt chez une telle.

XIV.

Avez-vous froid? — Je n'ai pas froid; j'ai chaud. — Avez-vous chaud? — Je n'aurai pas chaud, j'aurai peur. — Avez-vous eu peur? — Je n'ai pas eu peur. — Auriez-vous faim? — Je n'aurais pas faim; j'aurais soif. — As-tu sommeil? — Je n'ai pas sommeil; j'ai froid. — Êtes-vous chaud? — Je n'eus pas chaud; j'eus sommeil. — Aviez-vous raison? — Je n'avais pas raison; j'avais tort. — Qui aura tort? — Mon frère aura tort. — Aviez-vous envie d'étudier? — Je n'avais pas envie d'étudier. — Êtes-vous fatigué? — Je suis très fatigué (ô bien las) et j'ai faim. — Où êtes-vous? — Je suis dans ma chambre. — Ou est votre frère? — Mon bon frère est en Amérique. — Qu'avez-vous à faire? — J'ai à répondre à une lettre. — A quelle lettre avez-vous à répondre? — J'ai à répondre à celle de mon cher frère. — Avez-vous quelque chose à faire? — J'ai beaucoup à faire. — Avons-nous à parler? — Nous avons à parler. — Ai-je raison de diner? — Vous avez tort de diner. — Aurai-je raison d'étudier? — Vous aurez bien raison d'étudier. — Ai-je tort de boire? — Tu n'as pas tort de boire. — Qui es-tu? — Je suis un de tes amis. — Qu'était-il? — Il était domestique. — Avez-vous la mémoire bonne? — J'ai la mémoire bonne. — Qui a la mémoire bonne? — Mon fils a la mémoire bonne. — Avez-vous mal au doigt? — J'ai mal au doigt. — Aviez-vous mal à l'œil? — J'avais mal au pied. — Qui est debout? — Je suis debout; et elle aussi, elle est debout. — Est-il debout? — Il est debout. — Avez-vous besoin de ce livre? — J'ai besoin de ce livre et de ce cahier. — Avait-il besoin de son frère? — Il avait besoin de lui, ô il en avait besoin. — Avez-vous besoin de moi? — J'aurai besoin de vous. — Avez-vous besoin de quelque chose? — J'ai besoin de quelque chose. — Avez-vous besoin du domestique? — J'ai besoin de lui, ô j'en ai besoin. — Avez-vous le temps de travailler? — J'ai le temps de travailler. — Qui a le temps de travailler? — Ils ont le temps de travailler. — Nous aurons le temps de travailler. — Vous avez eu le temps de travailler. — Tu auras eu le temps de travailler. — Mon frère aurait le temps de travailler. — Avez-vous le cœur de le faire? — Je n'ai pas le cœur de le faire. — Qui eut le courage de le faire? — Nous eûmes le courage de le faire. — Ils ont eu le cœur de le faire. — Est-il à la maison? — Il est à la maison. — Allez-vous à la maison? — Je vais à la maison. — Sommes-nous à la maison? — Nous sommes à la maison. — Quel âge avez-vous? — J'ai vingt-deux ans. — Quel âge ont-ils? — Ils ont à peu près trente ans. — Il est plus âgé que moi. — Mon frère é ait plus âgé que moi. — Avez-vous dessein de travailler? — J'ai dessein de travailler. — Avez-vous dessein d'aller au théâtre? — J'ai dessein d'aller au théâtre. — Quand le bal a-t-il lieu? — Le bal a lieu aujourd'hui. — Le bal eut lieu hier. — Le bal a eu lieu ce soir. — Le bal aura lieu demain. — Avez-vous soin de mon cheval? — J'ai soin de votre cheval. — Qui aura soin

de ton cheval?—Le domestique aura soin de mon cheval:— Qui a eu soin des enfants.—J'aurais soin des enfants, si j'avais le temps.

XV.

Achetez-vous une table?—J'achète une table et une chaise.—Achetez-vous le cheval?—Je l'achèterai.—As-tu balayé le magasin?—Je l'ai balayé.—Balayerais-tu la chambre, si tu avais le temps?—Je la balayerais.—As-tu cassé le verre?—Je l'ai cassé.—Ont-elles raccommo-
 dé le linge?—Elles l'ont raccommo-
 dé.—Cherches-tu le chapeau?—Je le cherche.—Couperas-tu le pain?—Je le couperai.—Qui a coupé le biscuit?—Le domestique l'a coupé.—Découperais-tu la viande?—Je la découperais.—Qui chauffera le bouillon?—Le cuisinier le chauffera.—Qui a déchiré le linge?—L'enfant l'a déchiré.—Ramasse cet argent.—Je l'ai ramassé.—Qui a ramassé le dé?—La fille l'a ramassé.—Qui brûlera la lettre?—Le garçon brûlera la lettre.—Qui tuera le poulet?—La domestique le tuera.—Parlez-vous français?—Je le parle.—Parliez-vous anglais et allemand?—Je parlais les deux langues.—Restez-vous à la maison?—Je reste à la maison.—Qui est resté à la maison?—Le domestique est resté à la maison.—Restez-vous?—Je reste.—Restes-tu ici?—Je reste ici.—Resterez-vous en France?—Je resterai en France.—Où demeurez-vous?—Je demeure rue Ferdinand, numéro 44, au second.—Où demeuriez-vous auparavant?—Je demeurais sur la place Royale, numéro 13, au premier.—Qui me souhaite le bon jour?—Mon fils vous souhaite le bon jour.—Avez-vous souhaité le bon jour à votre grand-père?—Je lui ai souhaité le bon jour.—Souhaiteras-tu le bon soir à ta tante?—Je lui souhaiterai le bon soir.—Aimez-vous le vin?—J'aime un peu le vin.—Qu'aimez-vous?—J'aime le chocolat.—Qu'aimes-tu?—Aimes-tu le cidre ou la bière?—J'aime mieux le cidre que la bière.—Qui aime le thé?—Mon oncle aime le thé.—Aimes-tu le café?—J'aime le café.—Aimez-vous lire?—J'aime lire.—Aimez-vous mieux lire que de dessiner?—J'aime mieux lire que de dessiner.—Aimez-vous mieux le bouilli que le rôti?—J'aime tout autant le bouilli que le rôti.—Arriverons nous aujourd'hui?—Nous arriverons demain.—Es-tu arrivé?—Je suis arrivé.—A quoi passez-vous le temps?—Je passe le temps à étudier.—Je passais le temps à lire.—Elle passait le temps à dessiner.—Vous passerez le temps à ne rien faire.—Mon frère avait passé le temps à jouer.—Otez-vous vos souliers?—Je les ôte.—Avez-vous ôté vos bas?—Je les ai ôtés.—Qui ôtera son chapeau?—Je l'ôterai.—Nous avons ôté nos gilets.—Ils ont ôté leurs cravates.—Mon frère avait ôté ses bottes.—Qui est tombé?—Mon frère est tombé.—Qui est monté?—Mon cousin est monté.—Qui est entré?—Mon ami est entré.—Qui est passé par ici?—Le soldat est passé par ici.—Il a passé.—Je suis entré.—Il est monté.—Il sera passé.—Il a monté la chaise.—J'avais monté la table.

XVI.

— Quel livre choisissez-vous?—Je choisis le plus petit.—Le soleil nous éblouit.— Qui bâtira une maison?—Mon frère bâtira deux maisons.— Qui fut banni?— Nous fumes bannis.— Qui m'ensevelira?—Je l'ensevelirai, si tu meurs avant

moi.—La médecine ra affaibli plus que la maladie.— Qui a adouci mon désespoir?— La philosophie l'a adouci.— Qui m'applaudirait?— Je t'applaudirais.— Qui est l'enfant chéri?— Le petit Henri est l'enfant chéri de ses parents.— Où êtes-vous établi?— Je suis établi à Genève.— Où s'établiront-ils?— Ils s'établiront à Madrid.— Qui flétrira cette beauté?— Le temps la flétrira.— L'aquilon a flétri la rose, les peines flétrissent le cœur.— Finirez-vous bientôt?— Je finirai demain.— Quand aurez-vous fini?— J'aurai fini ce soir.— Je finirais aujourd'hui, si j'avais le temps.— Finissons ce matin.— Finirent-ils la lettre?— Ils la finirent.— Que regardez-vous?— Je regarde un beau tableau.— Qui regardiez-vous?— Je regardais cette belle femme.— Est-ce que cela vous regarde?— Cela me regarde; cela regarde son père.— Cela nous regarde.— Cela regardait mon ami.— Si vous ôtez votre chapeau, vous attraperez un rhume.— Il attrapa un rhume en sortant du théâtre.— Jouez-vous aux cartes?— Je joue aux cartes.— Jouiez-vous aux échecs?— Nous jouions au domino.— A quel jeu jouiez-vous?— Nous jouions aux échecs.— De quel instrument jouez-vous?— Je joue du violon.— De quel instrument jouait-elle?— Elle jouait du piano, et moi, je jouais de la flûte.— Jouerez-vous du basson?— Je jouerai du basson, si vous jouez de la flûte.

XVII.

Reçûtes-vous le livre?— Je le reçus hier.— Recevez-vous beaucoup d'argent?— Je reçois deux cent cinquante francs.— Il a reçu plus d'argent que nous.— Nous avons reçu moins d'argent.— Il aura reçu la lettre.— Afin que je reçoive la lettre plus tôt.— Afin que nous la reçussions hier.— Afin qu'il le conçoît.— Afin qu'ils le conçoivent.— Afin qu'ils reçussent les livres que nous devions envoyer.— Le conçois-tu?— Je le conçois parfaitement.— Qui doit étudier?— Le garçon doit étudier.— Quel enfant devait étudier?— Le plus petit devait étudier.— Vous devez payer les livres.— Nous devions acheter la viande et le pain.— Je devrai étudier, et toi, tu devras jouer du piano. Ils durent travailler, et nous dûmes balayer la chambre.— Cette fille devrait manger quelque chose.— Afin qu'il doive travailler.— Afin qu'il dût étudier.— Afin que nous dussions rester à la maison.— Elle dut travailler.— Qui a gâté ce livre?— Je l'ai gâté.— Nous l'avions gâté.— La fille l'aura gâté.— A qui avez-vous confié le secret?— Je l'ai confié à cet homme.— Qui a manqué sa leçon?— Henriette a manqué sa leçon.— Les garçons paresseux manquent leur leçon.— Je manquai ma leçon.— Ne manquons pas notre classe.— A quoi cela est-il bon?— Cela n'est bon à rien.— A quoi cela était-il bon?— Cela n'était bon à rien.

XVIII.

Vendez-vous ce livre?— Je le vends.— Vendit-il sa maison?— Il la vendit.— Qui a vendu ce cheval?— Je l'ai vendu.— Lui vendrez-vous votre chien?— Je le lui vendrai, s'il me le paye bien.— Vend-il cher?— Il vend à bon marché.— Vendiez-vous à bon marché.— Je vendais cher.— Combien vendez-vous ces oranges?— Je les vends dix francs le cent.— Combien avez-vous vendu ce

drap?—Je l'ai vendu quarante cinq francs le mètre.— Le trouvez-vous cher? — Oui, Monsieur, je le trouve cher.— Combien avez-vous vendu le beurre?— Je l'ai vendu soixante-dix francs le baril.— Qui a répandu le blé?— Mon petit frère l'a répandu.— Répondez-vous à mon père?— Je lui réponds.— Répondez-vous à cette lettre?— Je répondrai à celle-ci et à celle-là.— Répondriez-vous à cette lettre, si vous aviez le temps?— Je répondrais à cette lettre.— Afin qu'il me réponde demain.— Afin qu'il nous répondît hier.— Qui a perdu ce livre?—Ma petite sœur l'a perdu.— Avez-vous perdu beaucoup d'argent?— J'ai perdu peu d'argent.— Qui me mordra?— Le chien te mordra, si tu descends à l'étable, o à l'écurie.— M'entends-tu?— Je t'entends un peu; mais parle plus haut, si tu veux que je t'entende mieux.— Entendiez-vous ce que je répondis?— Je t'entendis parfaitement.— Entendriez-vous le tonnerre?— Je t'entendrais.— Afin qu'il nous entendit, et afin que nous l'entendissions.— Qui l'a défendu?— Mon père m'a défendu.— Qui l'a défendu d'aller au théâtre?— Mon père.— Il nous défendait de lire ce livre.— Qui est descendu?— Mon frère est descendu.— Descendez-vous?— Je descends tout de suite.— Étiez-vous descendus?— Nous étions descendus, et ils étaient montés.— Qui aura descendu le chapeau?— Mon frère l'a descendu.— As-tu monté le banc?— Moi, je l'ai monté, et toi, tu l'as descendu.— Ai-je raison de descendre?— Vous avez tort de descendre.— Me rends-tu le livre?— Je te le rends.— Me rendras-tu le livre que je te prêtai?— Je te le rendrai demain.— Qui t'a rendu ton manteau?— Tu me l'as rendu.— Puis-je manger de cela?— Ne mange pas de cela, car cela te rendra malade.— Cela me rendra-t-il malade?— Cela te rendra malade, si tu en manges trop.— Cela me rendit malade.— Cela te rendrait malade.— La glace m'a rendu malade.

XIX.

Te plaît-elle?— Elle me plaît beaucoup.— Te déplaisait-elle?— Elle me déplaisait.— Elle nous déplut.— Il t'a déplu.— Elle nous avait déplu.— Cela nous déplairait.— Cela nous aurait déplu.— Tu nous as déplu.— Afin que la maison nous plaise.— Afin que le jardin vous plût.— Elle doit plaire à ceux qui lui plaisent.— Aimes-tu le jambon?— J'aime beaucoup le jambon.— Aimes-tu le thé?— J'aime mieux le thé que le café.— Aimes-tu la bière?— J'aime mieux le cidre que la bière.— Il aime le vin.— Nous aimons les pommes.— Qu'aimez-vous?— J'aime la soupe.— Aimes-tu étudier?— J'aime étudier.— Aimais-tu à travailler?— J'aimais à travailler.— Aimeras-tu à dessiner ce paysage.— J'aimerais à dessiner ce paysage.— Te plais-tu dans ce pays?— Je me plais beaucoup dans ce pays.— Te plaisais-tu à Barcelone?— Je me plaisais mieux à Barcelone qu'à Marseille.— Paris lui plaît beaucoup.— Il se plaît mieux à Florence qu'à Livourne.— Que vous plaît-il?— Voulez-vous acheter cette montre?— Combien la vendez-vous?— Plait-il?— Je demande combien la vendez-vous?— Je la vends deux cents francs.— Je la trouve chère.— Vous plaît-elle?— Elle me plaît beaucoup; mais elle me semble chère.— Le bœuf se vend un franc la livre.— Le pain se vendait vingt centimes la livre.— Que demandez-vous?— Je demande un verre d'eau.— Qu'avez-vous demandé?— Nous avons demandé chacun un verre de vin.— A qui avez-vous demandé cela?— Je l'ai demandé à mon oncle.— Il l'a demandé à sa tante, et nous l'avons demandé à

notre ami. — Qui demandez-vous? — Je demande le médecin; est-il à la maison? — Demandez au quatrième, c'est là qu'il demeure.

XX.

Connaissez-vous cette dame? — Je la connais, et elle me connaît. — Mon frère la connaîtra sans doute. — M'avait-il connu? — Il l'avait connu. — Vous m'avez connu, et je vous ai connu. — Je le saluai, afin qu'il me connût. — Il me reconnaissait; mais moi, je le reconnus. — Il comparaitra, quand vous l'appellerez. — Nous comparaitrions, s'ils nous appelaient. — Tu parais être malade, ô tu parais malade. — Il paraissait avoir raison, et toi, tu paraissais avoir tort. — Elle disparut comme un éclair, et depuis lors, elle n'a pas reparu. — Un ange nous apparut, mais il disparut aussitôt. — Cet arbre croissait dans la plaine, et le bûcheron l'abattit. — Cet arbre croît et fleurit, parce qu'il est bien cultivé. — Celui qui ne mange pas ne peut pas grandir. — Cet enfant grandit plus que son petit frère. — Tu grandissais plus que moi. — Les enfants rachitiques ne peuvent pas grandir. — La lune croissait, et le jour aussi. — La rivière croît aujourd'hui plus qu'hier. — Devez-vous écrire beaucoup? — Je dois écrire trois lettres, et mon frère doit écrire un billet. — Nous devions étudier notre leçon, et vous deviez répondre à ces lettres. — Je devrai peindre, et toi, tu devras traduire. — Souhaitez le bon jour à votre papa. — A qui souhaitez-vous le bon soir? — Je souhaite le bon soir à mon grand père, qui m'aime tant. — Avez-vous mal au doigt? — J'ai mal au doigt et à la main aussi. — Qu'avez-vous à craindre? — J'ai à craindre le vice. — Qu'avez-vous à peindre? — J'ai beaucoup à peindre. — Avez-vous la mémoire bonne? — J'ai la mémoire bonne, parce que je la cultive. — Otez-vous vos bas avant d'ôter vos souliers? — J'ôte mes souliers avant d'ôter mes bas.

XXI.

Que craignez-vous? — Je ne crains rien. — Craigniez-vous la pluie? — Je ne la craignais pas; mais je craignais de me mouiller. — Plains-tu les pauvres? — Je les plains. — Elle nous plaignait, parce que nous la plaignîmes, quand elle était malheureuse. — Qui peindra le tableau? — Ma sœur le peindra aussi bien que vous. — Celui qui enfreignait la loi était puni. — Il feignait fort bien ce qu'il ne sentait pas. — Comment avez-vous teint votre mouchoir? — Je l'ai teint en vert. — Comment teindrez-vous votre cravate? — Je la teindrai en noir, et mon frère teindra la sienne en jaune. — Le teinturier teindrait mes bas en bleu; mais moi, je veux les teindre en noir. — Comment joindrai-je ces pièces? — Vous les joindrez bien, si vous les joignez de cette manière. — Avez-vous peur de moi? — Je n'ai peur de personne. — Que craigniez-vous? — Je craignais la chaleur. — Elle aura plus peur que vous. — L'homme brave ne craint pas la mort. — L'homme peureux la craint. — Entrez, ne craignez rien. — J'ai bien peur. — Restez-vous ici? — Je reste ici. — Mon frère resta à Paris, et mon oncle resta à Londres. — Où étiez-vous resté? — J'étais resté chez mon père. — Reste là, et moi je resterai où je suis. — Quel âge avez-vous? — J'ai environ vingt ans. — Je suis plus jeune que vous, car je n'ai que dix-huit ans. — Quand me

rendrez-vous le livre que je vous ai prêté?—Je vous le rendrai demain.—A quelle heure?—A cinq heures et demie.—Ce fruit n'est pas mûr; il vous rendra malade.—N'ayez pas peur; j'aime tant le fruit, qu'il ne me rend jamais malade.

XXII

Où me conduis-tu?—Je te conduis à la maison.—Quel livre traduisez vous?—Je traduis le livre que tu traduais.—Traduirais-tu, si tu traduais comme moi?—Je traduirais, si vous m'instruisiez.—Cette maison est bien grande; combien produit-elle?—Cette maison produit mille neuf cents francs par mois.—M'introduirez-vous chez Monsieur un tel?—Je vous introduirai chez lui.—Je lui traduis la lettre, afin qu'il m'introduisit chez Madame une telle.—Qu'avez-vous déduit de ce qu'il a dit?—J'en déduis qu'il avait dessein de nous séduire.—Qui vous a séduit?—Cette femme nous a séduits.—Cette terre produira plus que l'autre.—Celui qui instruit la jeunesse la conduit par le chemin du devoir; celui qui la séduit l'éloigne de la vertu.—Plus l'homme travaille, et plus il produit.—Il séduisit son frère, afin qu'il détruisit ce que son père avait produit.—Produis, et tu auras droit à ce que tu produiras.—Celui qui produit est un ami des hommes, celui qui détruit est leur ennemi.—Qui détruisit Carthage?—Scipion la détruisit.—Qui réduira les barbares à l'obéissance?—La civilisation les réduira.—Ce mouton est bien cuit.—Demandez-vous quelqu'un?—Je demande mon petit frère.—Qui demandes-tu?—Je demande le médecin.—Avez-vous dessein de comparaître?—J'ai dessein de comparaître.—Celui-là vous demandait aussi.—Mon frère avait dessein de traduire un bon livre.—Le concert a eu lieu ce matin.—Le bal aura lieu demain.—Le bœuf se vend un franc la livre.—De quoi avez-vous besoin?—J'ai besoin d'une bonne grammaire française pour étudier cette langue.—Avez-vous besoin de quelque chose?—Je n'ai besoin de rien.—Pourquoi êtes vous debout?—Je suis debout, parce que j'aime être debout.—Où demeurez-vous?—Je demeure rue Boltres, numéro 2, au troisième.

XXIII

Qui est tombé?—Mon frère est tombé.—D'où est-il tombé?—Il est tombé de la fenêtre.—Étiez-vous tombés?—Nous étions tombés de la voiture.—Qui est arrivée?—Ma mère est arrivée.—D'où est-elle arrivée?—Elle est arrivée de Paris.—A quelle heure est-elle arrivée?—Elle est arrivée à huit heures et un quart du matin.—Qui était entré dans ma chambre?—Le garçon était entré dans ta chambre avant que tu fusses rentré.—Est-elle entrée dans la cuisine?—Elle est entrée dans la cuisine après être entrée dans la salle-à-manger.—Je serais entré dans ta chambre, si tu étais entré dans la mienne.—Qui est monté ici?—Mon cousin est monté ici, et ma cousine était montée avant lui.—D'où êtes-vous descendu?—Je suis descendu de ma chambre, et ma mère est descendue de la sienne.—Ils seront descendus avant nous, et tu seras descendu une heure après.—Qui a descendu le livre de ma chambre?—J'ai descendu le livre de ta chambre.—Mon frère avait descendu la chaise, et j'avais descendu



ja table.—Il est descendu ; mais il n'a rien descendu.—Avez-vous monté les chaises au second?—Je suis monté ; mais je n'ai rien monté au second.—As-tu entré la table?—Je suis entré ; mais je n'ai pas entré la table.—Qui est monté et descendu?—Je suis monté et descendu ; j'ai monté le banc , et j'ai descendu la chaise.—Qui est sorti de ma chambre?—Le domestique est sorti de ta chambre.—Étiez-vous sorti de la maison?—J'étais sorti.—Seront-ils sortis?—Ils seront sortis ; mais elle ne sera pas sortie.—Quand je fus sorti , il entra dans ma chambre.—Qui est entré et sorti?—Ma sœur est entrée et sortie.—Ont-ils sorti la table?—Ils sont sortis , mais ils n'ont pas sorti la table.

XXIV.

—Quand vas-tu à la maison.—Je vais à la maison aujourd'hui.—A quelle heure vous en allâtes-vous?—Je m'en allai à dix heures.—Je m'en irais , si je pouvais ; mais je ne m'en vais pas , parce que mon père ne veut pas que je m'en aille.—Va-t'en.—Je ne veux pas m'en aller , car j'ai sommeil.—Où irez-vous?—J'irai chez toi , et ensuite j'irai chez mon bon ami.—Friez-vous chez moi , si j'allais chez vous?—J'irais chez vous , si vous veniez chez moi.—A quelle heure êtes-vous allé chez lui?—Je suis allé chez lui à quatre heures moins un quart , c'est à dire , après qu'il est venu chez moi.—Vous en allez-vous?—Allons-nous en.—Nous restons , et vous , vous en allez.—J'allai chez moi , afin qu'il allât chez mon frère.—Quand t'en iras-tu?—Je m'en irai quand tu t'en iras.—Chez qui alliez-vous?—J'allais chez quelqu'un.—Où êtes-vous?—Je suis chez moi , et Pierre est chez lui.—Allez-vous en voiture?—J'allais en voiture , et mon frère allait à cheval.—Iront-ils à pied?—Ils iront à pied , nous irons à cheval , et les dames iront en voiture.—Allez-vous à la pêche?—J'irais à la pêche , si j'avais un filet.—Aimez-vous à aller à la pêche?—J'aime mieux aller à la chasse.—Mon père est allé à la chasse , et mon oncle est allé à la pêche ; par conséquent nous aurons du gibier et du poisson en abondance.—Ce chapeau me va-t-il bien?—Ce chapeau te va fort bien.—Cet habit vous irait fort mal.—Cette robe vous habille à merveille.—Irez-vous au théâtre avec Adèle?—Cela va sans dire.—Qui va chercher le pain et le vin?—J'irai chercher le pain et le vin.—Voulez-vous aller chercher le médecin?—Je vais le chercher.—J'irais chercher les livres ; mais je ne puis pas les aller chercher , parce que je n'ai pas le temps.—Enverras-tu chercher mon fils?—Je l'enverrai chercher.—Envoie chercher un peu de bière , car j'ai soif.—Enverrais-tu chercher le cidre , si j'envoyais chercher l'eau-de-vie?—Si tu envoyais chercher l'eau-de-vie , j'enverrais chercher le bon cidre que j'ai à la maison.

XXV.

—Qu'est-ce que vous sentez à la jambe?—Je sens une grande douleur à la jambe.—Si vous sentiez ce que je sens , vous ne sortiriez pas.—La douleur que je sentis fut plus grande que celle que vous sentîtes.—Savez-vous qui est mort?—Mon ami est mort.—J'en suis bien fâché.—Savez-vous qui est arrivé?—Qui est-ce qui est arrivé?—Mes parents sont arrivés.—Je suis bien aise qu'ils soient arrivés.—Elle sera fâchée que vous ne veniez pas.—Je suis charmé que

vous soyiez venu chez moi.—Je suis bien aise de vous voir en si bonne santé.—Je suis fâché qu'il soit parti.—Les méchants se réjouissent du malheur d'autrui ; mais les honnêtes gens en sont fâchés.—Qui dort dans cette chambre?—Je dors dans cette chambre, et mes frères dorment dans l'autre.—Dormiez-vous lorsque je sortis?—Je dormais, lorsque vous sortîtes.—Il parle en dormant ; mais quand je dors, je me tais.—Je voudrais bien dormir ; mais je ne puis pas.—Elle chantait, afin que l'enfant s'endormît.—Quand partez-vous?—Je pars demain, et mon frère est parti ce matin.—Voulez-vous que nous partions?—Partons maintenant.—Je parlais, lorsque vous arrivâtes.—Je repartis après être arrivé.—Partirez-vous bientôt?—Je partirai ce soir.—Il sera parti avant moi.—Elle a reparti le pain, et moi, j'ai reparti le vin.—Mon frère est reparti, et moi, je suis resté.—Je serais reparti sans retard.—Qui sers tu?—Je sers mon maître.—Cette femme a servi ma sœur.—La bouteille me servit de chandelier, et le havre-sac d'oreiller.—Cette paille nous servira de lit.—Ce tronc d'arbre m'a servi de siège.—De quoi vous sert-il?—Il me sert de guide ; et je lui sers de maître.—Voulez-vous me servir?—Je vous servirai volontiers, si vous m'admettez chez vous.—Ouvre la porte ; quelqu'un frappe.—Qui a ouvert la fenêtre?—Mon frère l'a ouverte, parce qu'il avait chaud.—Ouvriras-tu la porte, quand je frapperai?—Je l'ouvrirai aussitôt que vous frapperez.—Qui a ouvert le balcon?—J'ai ouvert le balcon, et j'ai fermé la fenêtre.—Vous pouvez bien le croire, car il parle à cœur ouvert.—Ouvre vite, car j'ai froid.—Qui a entr'ouvert le balcon?—Mon frère l'a entr'ouvert.—Découvrez ce panier, et nous verrons ce qu'il contient.—Il a souffert plus que vous.—Ce rhumatisme me fait bien souffrir.—Que m'offrez-vous?—Je vous offre ces livres.—Qui m'offrira un verre de vin?—Je t'offrirai une bouteille d'eau-de-vie.—I m'offrit cent francs, et moi, je ne les voulus pas.—Je lui offris mes services, afin qu'il en fit autant.

XXVI

D'où venez-vous?—Je viens de chez moi.—Voulez-vous venir chez moi?—Je ne veux pas venir chez vous, car j'ai beaucoup à faire.—Vint-il avec son fils?—Il vint avec toute sa famille, et il reviendra demain tout seul.—Viendront-elles avec nous?—Elles iront avec vous, si vous allez au théâtre.—Il est venu avec nous, et il partira demain.—Il vint chez moi, afin que j'allasse chez lui.—J'allai chez lui, afin qu'il vint chez moi.—Si vous étiez venu, je ne serais pas sorti ; mais je sortis, parce que je savais que vous ne viendriez pas.—Viens avec moi, et tu la verras.—Il est venu chez moi ce matin, et je fus fâché de ne pas le voir.—As-tu réussi à voir ta sœur?—J'ai réussi à la voir ; mais je n'ai pas réussi à lui parler.—Il réussit à apprendre l'allemand en fort peu de temps.—J'avais réussi à le comprendre.—Il m'a prévenu qu'il ne viendrait pas.—Il est venu hier, et il reviendra demain.—Il dit qu'il reviendrait, et il n'est pas revenu.—Qui a tenu mon chapeau?—Le garçon l'a tenu.—Ayez la bonté d'additionner ce compte.—J'y vais ; cinq et sept font douze ; je pose deux et je retiens un.—Que deviendrai je?—Je ne sais pas ce que vous deviendrez.—Que deviendrons-nous, quand nous aurons perdu notre argent?—Vous deviendrez des mendiants, si vous ne voulez pas travailler pour gagner votre

pain.—Elle devint fort malheureuse.— Devint-il riche?— Il devint très riche, plus riche que ses frères.— Il est devenu marchand, et son frère s'est fait courtier.— Les enfants deviennent des hommes, et les hommes deviennent vieux.— Cet arbre deviendra aussi grand que l'autre.— Que sont-ils devenus?— Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus.— Le vent était très-fort; mais l'arbre tint bon.— Les ennemis nous attaqueront; mais nous tiendrons bon.— Tenez la corde par ce bout; je la tiendrai par l'autre.— Venez-vous d'arriver?— Je viens d'arriver, et mon frère vient de sortir.— Je venais d'écrire cette lettre, quand vous arrivâtes.— Ils venaient de sortir, quand vous êtes entré.— Cette maison me convient plus que l'autre ne saurait me convenir; parce qu'elle est trop chère.

XXVII.

Hais-tu quelqu'un?— Je ne hais personne, pas même ceux qui me haïssent.— Je suis bien aise que tu ne haïsses personne; car un bon chrétien ne doit haïr pas même ses ennemis; au contraire, il doit les aimer.— La haine est un sentiment pénible pour celui qui l'éprouve.— Me haïssez-vous parce que je vous gronde, lorsque vous n'étudiez pas votre leçon?— Au contraire, je vous aimerai, parce que je vois que vous désirez que j'apprenne.— Quand l'eau bouillira, versez-la dans le théière.— L'eau ne bout pas encore.— Aimez-vous le bouilli?— J'aime beaucoup le bouilli après la soupe.— Qui court?— Le garçon, il a couru et il courra.— Ne courez pas tant.— Cours et dis lui (ô cours lui dire) que je ne puis pas aller chez lui.— Si vous couriez, je courrais.— Si vous allez doucement, j'irai doucement.— Qui t'a secouru?— Ce brave soldat m'a secouru.— Nous devons secourir nos semblables, quand ils ont besoin de notre secours.— Aide-toi, et Dieu t'aidera.— Qui t'a aidé à descendre?— Cette bonne femme m'a aidé à descendre; que Dieu la bénisse!— Avez-vous parcouru tout le jardin?— Je l'ai parcouru avec bien du plaisir.— A qui auras-tu recours?— J'aurai recours à la Reine.— Je parcourus toute la maison, et je n'y trouvai pas ce que je cherchais.— Pourquoi vous sauvez-vous?— Je me sauve, parce que j'ai peur.— Pourquoi vous enfuyez-vous?— Je m'enfuis, parce que mes amis s'enfuirent.— Quoique tu voies ton ennemi, ne te sauve pas, car si tu te sauves, il te poursuivra.— A quelle heure est-il mort?— Il est mort à cinq heures du matin.— Nous tous, nous devons mourir, ô nous devons tous mourir.— Le mourant voit les choses autrement.— Il se mourait, et sa femme désolée pleurait à chaudes larmes.— Pauvre femme! je la plains de tout mon cœur.— Mourront-ils ce soir?— Hélas! je crois qu'ils sont morts.— Il mourut à l'âge de quinze ans.— Avez-vous acquis quelque chose?— J'ai acquis un bon livre.— Il acquiert beaucoup d'argent.— Son frère acquerra plus de sagesse que son cousin.— Qui a conquis ce pays?— Les français l'ont conquis.— Les conquérants son généralement des fleaux de Dieu.

XXVIII.

Qui cueille les fleurs de mon jardin?— Ta sœur les cueille, parce qu'elle les aime beaucoup.— Tout en cueillant ces roses, elles chantaient une jolie chan-

son. — Cueilleriez-vous les fleurs que j'aime? — Je cueillerai les fleurs que vous aimez. — Il veut s'asseoir sur ce banc, et je m'assiérai sur cette chaise. — Je suis las; asséyons nous sur l'herbe fraîche. — Il s'est assis. — Où s'était-il assis? — Il s'était assis où vous vous asséyez maintenant. — Moi, je suis assis, et toi, tu es debout. — Que voyez-vous? — Je ne vois rien. — Voulez-vous voir cette pauvre femme? — Je veux la voir. — Qu'avez-vous vu? — J'ai vu beaucoup de monde. — Que verrons nous? — Nous verrons ce que vous avez vu. — T'avait-elle vu? — Elle m'avait vu; mais elle ne m'avait pas connu. — Voyons ce livre. — Asséyons nous, et voyons ce que vous avez à dire. — Avez-vous la vue basse? (ô êtes vous myope?) — J'ai la vue si basse, que je ne vois rien à deux pas. — Qui te pourvoit de vin? — Le même marchand qui me pourvoit d'eau-de-vie. — Qui est pourvu de pain? — Mon neveu est pourvu de tout ce dont nous avons besoin. — Où est le pourvoyeur? — Le pourvoyeur est chez lui; voulez-vous le voir? — Je voudrais le voir pour lui dire de m'apporter ce que je lui demandai. — Avez-vous prévu ce qui est arrivé? — Je l'avais prévu depuis longtemps, car je prévois ce qui doit arriver à la suite de causes naturelles. — Pouvez-vous venir avec nous? — Je ne puis aller avec vous, parce que j'ai beaucoup à faire. — Pouvez-vous aller à la campagne? — Je ne pourrai pas aller à la campagne, parce que les pieds me font mal. — Pourrais-tu faire ce que je fais? — Je pourrais le faire; mais je ne veux pas. — Il fallut faire tout ce qu'il voulut, et il fit ce qu'il n'aurait pas dû faire. — Je ne croyais pas qu'il pût faire ce qu'il a fait. — Je ne crois pas qu'il puisse apprendre la langue française en si peu de temps. — Ils veulent étudier; mais ils ne peuvent pas; vous pouvez, et vous ne voulez pas. — Qui pourra prévoir ce que vous prévoyez? — Vous pourrez le prévoir, si vous prenez la peine de penser.

XXIX

Sais-tu la leçon? — Je la sais mieux qu'hier. — Je suis bien aise que tu la saches, et tâche de la savoir tous les jours. — Tu savais la tienne, et il savait la sienne. — Je lui écrivis cette nouvelle afin qu'il la sache. — Il me l'écrivit afin que je la susse. — Savez-vous quelque chose de nouveau? — Je sais quelque chose de nouveau; mais je ne le crois pas. — Voyons; que savez-vous? — Ce que je sais ne vaut pas la peine de le dire. — Si je savais, je serais bien content. — Tu sauras ce que je sais, si tu prends la peine d'étudier. — Sauriez-vous me dire où demeure Monsieur votre oncle? — Je ne le sais pas. — Ce parapluie vaut mieux que le mien; mais le mien vaut mieux que le tien. — Ce cheval valait mieux que celui-là. — Je vaudrai mieux que toi, et toi, tu vaudras mieux que ton cousin. — Combien cela vaut-il? — Cela ne vaut rien. — Cela vaut-il la peine de lui écrire? — Cela ne vaut pas la peine de lui écrire. — Cela vaut-il la peine de le faire? — Cela vaut la peine de le faire. — Que voulez-vous faire? — Je veux faire une table. — Voudront-ils venir avec nous? — Ils voudront aller avec vous, si vous allez à la campagne. — Je ne crois pas qu'il veuille aller à la campagne. — Je ne croyais pas qu'il voulût étudier. — Veux-tu aller chercher un peu de pain? — Je veux aller chercher un peu de vin. — Ayez la bonté d'aller chercher mon fils. — Ayez la bonté de me rendre ce service, et je vous serai très obligé. — A quelle heure prenez-vous le café (ô votre café)? — Je le prends

à huit heures et demie du matin. — A quelle heure preniez vous le thé, quand vous étiez en Angleterre? — Nous le prenions à six heures du soir. — Les Anglais aiment beaucoup le thé, les Français le café, et les Espagnols le chocolat. — Que prenez-vous le matin? — Je prendrai deux œufs à la coque et du café au lait. — Qu'apprends-tu maintenant? — J'apprends la langue française, et ma sœur apprend l'italien. — Qu'avez-vous appris à la bourse? — J'ai entendu dire que le gouvernement anglais avait déclaré la guerre à la Perse. — Me comprenez-vous quand je parle français? — Je vous comprends, quand vous parlez lentement. — Elle me comprenait, et je la comprenais. — Je parle lentement afin que vous me compreniez. — Elle lui parlait lentement afin qu'il la comprit; et nous lui parlions vite afin qu'il ne nous comprit pas. — Le livre que vous allez publier prendra. — La rivière est prise. — Le froid était si rigoureux, que toutes les rivières étaient prises.

XXX.

Quo faites vous? — Nous lisons. — Feras-tu ce que je fais? — Je ferai ce que tu fais. — As-tu fait ce que je t'ai dit? — J'ai fait ce que tu m'as dit. — Feriez-vous ce que je ferais? — Je ferais ce que vous avez fait, si j'avais le temps. — Que voulez-vous que je fasse? — Je veux que tu fasses du feu pour cuire le dîner. — Il le fit afin que nous le fissions, et nous le fimes afin qu'il le fit. — Vous devrez refaire mon lit, car il est fort mal fait. — Refaites-le, et vous le ferez mieux que la première fois. — Êtes-vous satisfait maintenant de ce que j'ai fait? — Je suis satisfait de ce que tu as fait. — Voulez-vous me donner ce ravaill à forfait? — Je le prendrai à forfait. — Ne défais pas ce que j'ai fait avec tant de peine. — Vous ne devez pas défaire la nuit ce que vous avez fait pendant le jour. — Ce qu'il a fait est un forfait; ce que tu as fait est un méfait. — Il contrefait tous mes gestes, parce qu'il a le talent du singe. — Il contrefait la voix afin qu'elle ne le connaisse pas. — Toute contrefaçon d'un ouvrage ou de toute autre chose est un crime, et vous ne le commettez pas. — Cette affaire prendra mieux que l'autre. — Avez-vous réussi à vous défaire du riz avarié? — J'ai réussi à me défaire du sucre avarié et du café, dont personne ne voulait. — Il a réussi à se défaire de la vieille maison dont personne ne voulait. — T'es-tu débarrassé du vieux cheval boiteux? — Je me suis débarrassé du cheval, et je l'ai donné presque pour rien. — Avez-vous fait faire une table? — J'ai fait faire une table et un lit. — Qu'aviez-vous fait faire? — J'avais fait faire une armoire. — Avez-vous fait relier la grammaire française? — Je l'ai fait relier. — Par qui l'avez-vous fait relier? — Je l'ai fait relier par un libraire de ma connaissance. — Ferez-vous copier cette lettre? — Je la ferai copier. — Je ferais bâtir une maison, si j'avais cent mille francs à dépenser. — As-tu envoyé la lettre à la poste? — J'ai envoyé la lettre à la poste, et j'ai ordonné au domestique d'apporter une livre de beurre. — Que m'ordonnez-vous? — Rien; tu peux aller te coucher. — Quand me ferez-vous voir l'oiseau mouche? — Je te le ferai voir demain. — Le doigt vous fait-il mal? — Le doigt me fait mal. — La main me faisait mal. — La tête me faisait mal. — Vous ai-je fait mal? — Vous m'avez fait mal; la jambe me fait encore mal. — Buvez un verre de vin; cela vous fera du bien. — Mon frère cadet s'est fait beaucoup d'amis, parce qu'il est fort aimable; et mon frère

aine s'est fait beaucoup d'ennemis, parce qu'il est méchant et moqueur. — Le ferez-vous bien? — Je ferai de mon mieux. — Il n'était jamais content; quoique je faisais de mon mieux. — Nous ferons de notre mieux; et ils en feront autant. — Avez-vous fait des emplettes? — J'ai fait quelques emplettes. — Ma mère était sortie faire quelques emplettes. — Qu'as-tu acheté? — J'ai acheté (ô j'ai fait emplette d') un canif.

XXXI.

Quel jour êtes-vous né? — Je suis né le 29 mai. — Tous ceux qui naissent doivent mourir. — Nous savons où nous sommes nés; mais nous ne savons pas où nous mourrons. — Que dites-vous au garçon? — Je lui dis que je ne le comprends pas. — Qui a dit cela? — Mon cousin l'a dit. — Dis-lui que je ne le sais pas. — Que dites-vous? — Je ne dis rien. — Je dois dire ce que je pense. — Que direz-vous que je ne sache? — Dites-moi ce que vous avez dit. — Direz-vous la vérité? — Je la dirais, si je n'avais peur. — Cela suffit. — Cet argent me suffit. — Ce pain me suffira, j'en aurai de reste. — Que lisez-vous? — Je lis un très-joli livre. — Je lissais, et mon frère écrivait. — Que lisons-nous aujourd'hui? — Mon frère nous lira le journal. — Lisez cette lettre. — Ecrivez ce que je vais dicter. — En écrivant, vous apprendrez l'orthographe. — Je souscris à tout ce que vous ferez. — Lafontaine est un grand écrivain; personne n'a décrit comme lui. — Décrivez-moi ce que vous avez vu. — De quoi riez-vous? — Je ris de ce que vous faites. — Il nous fit rire comme des fous. — Elles riront, quand elles verront sa triste figure. — Je ne croyais pas qu'elle rît. — Il ne croit pas que nous rions. — Elle souriait quand il parlait. — Elle parle le sourire sur les lèvres. — Elle souriait si doucement! — Il crevait de rire. — Il le dit pour rire. — Ils se laissaient aller à un rire fou. — Il me répondit par un éclat de rire. — Ce ver luit pendant la nuit. — As-tu vu ce ver luisant? — Que fait-elle? — Elle coud, et sa sœur dort. — En cousant, tu apprendras à coudre. — Qui a cousu ce gilet? — Ta bonne mère l'a cousu. — Coudrez-vous pendant toute la nuit? — Oui, Monsieur, je dois coudre beaucoup pour gagner mon pain. — Je cousais afin qu'elle cousît. — Que fait la couturière? — La pauvre couturière coud. — Qui moule le blé? — Le meunier le moule dans son moulin. — Il nous ennuyait par ses bêtises. — Pierre est un sot qui va vous ennuyer. — Il nous ennuyait par ses balourdises. — Qui a rompu ce mur? — Le maçon a rompu le mur. — Vous me rompez la tête par vos eris. — A tout rompre, nous gagnerons quelque chose. — Il veut me battre, et moi, je ne veux pas qu'il me batte. — L'ennemi a été battu par nos troupes. — Le cœur me bat avec une force extraordinaire. — L'ennemi battait nos murs nuit et jour. — Voulez-vous que je batte cette barre de fer? — Bats-la comme il faut. — Ils se battront, si vous les laissez faire. — Ils ne veulent pas se battre, et ils font bien.

XXXII.

Voulez-vous que je mette mon chapeau? — Mets-le, car tu pourrais attraper un rhume. — Il mit ses bas, et moi, j'ôtai les miens. — Elle mettait son chapeau, et sa sœur l'était. — Je mettrai mes bottes, quand tu mettras les tien-

nes. — Quand tu entreras chez quelqu'un, ôte ton chapeau. — Je mettrais mes gants, si vous mettiez les vôtres. — J'ai mis cette cravate noire, parce que j'aime cette couleur. — La patrouille le mit en prison, parce qu'il troublait le quartier. — Pierre est bien mis. — Quand elle était plus jeune, elle se mettait fort bien, ô elle était très-bien mise. — Me promettez vous de passer chez moi? — Je te promets de passer chez toi. — Il m'a remis l'argent qu'il me devait. — Il émettra son opinion sans crainte de se compromettre. — Elle n'admet personne chez elle. — Pourquoi me suivez-vous? — Je te suis, parce que je veux voir où tu vas. — Je te suivis, mais je te perdis de vue. — Qui me suivra? — Je te suivrai, si tu ne cours pas. — De quoi vivez-vous? — Je vis de ce que je puis gagner, c'est à dire, je vivote. — Il est mort comme il a vécu. — Pierre est un viveur; il vit pour manger. — Il a vécu de pommes de terre et de lait. — Du vivant de mon père je n'allai jamais au théâtre. — Pourquoi buvez-vous? — Je bois parce que j'ai soif. — Qu'avez-vous bu? — J'ai bu un verre d'orgeat. — Si vous buvez, il boira aussi. — Je boirais, si vous buviez. — Mon frère buvait afin que je busse, et moi, je buvais afin qu'il ne bût pas. — Crois-tu ce que cet homme a dit? — Je le crois, parce qu'il ne ment pas. — Croyez-le. — Cette bonne femme croyait ce que cet homme lui contait. — Il nous a exclu du festin, et nous l'excluerons du bal. — Je n'aime pas cet homme; il est trop exclusif. — Son discours fut concluant; personne ne sut que répondre. — Si vous médisez, je médierai aussi. — Si vous prédisiez, je prédirai. — Ils nous maudissent, et nous les bénissons. — Ne maudissez personne.

XXXIII.

Vous êtes-vous enrôlé? — Je me suis enrôlé. — Mon frère aîné s'était enrôlé. — Vous plaisez-vous au service militaire? — Je me plais beaucoup au service. — A qui vous êtes-vous adressé? — Je me suis adressé à ma bonne tante, laquelle s'est donné beaucoup de peine pour me guérir, et je lui en suis bien reconnaissant. — A qui l'étais-tu adressé pour te tirer d'affaire? — Je m'étais adressé à mon ami, lequel fit son possible pour m'être utile. — Approchez-vous de la fenêtre, et vous verrez Madame votre mère qui sort de la messe. — Je vais m'approcher pour voir ma chère maman. — Si vous avez froid, approchez vous du feu. — Je n'aime pas m'approcher du feu; car quand je m'éloigne du feu, j'ai plus froid qu'auparavant; et je ne veux pas attraper un rhume. — Approchez-vous de moi, et je m'approcherai de vous. — Pourquoi vous êtes-vous éloigné de vos parents, qui vous aiment tant? — Je m'en suis éloigné, parce qu'ils se sont éloignés de moi. — Vous êtes-vous souvenu de ma commission? — Je me suis rappelé votre commission. — T'es-tu rappelé tes amis? — Je me suis souvenu d'eux, et ils se sont souvenus de moi. — A quelle heure voulez-vous que je vous réveille? — Éveille-moi à quatre heures. — Ne m'éveille pas; je m'éveillerai avant toi. — A quelle heure vous êtes-vous réveillé? — Je me suis réveillé à trois heures et demie. — Quand je me levai, mon père ne s'était pas encore éveillé. — A quelle heure t'es-tu levé? — Je me suis levé à six heures. — A quelle heure vous étiez-vous couché? — Je m'étais couché à huit heures. — Mon père se sera couché avant moi. — Mon ami se serait levé avant nous. — Comment se sont-ils conduits? — Ils se sont bien conduits. — Mon frère s'était

mieux conduit que vous. — S'est-il habillé? — Il s'est habillé de bonne heure. — Je m'étais habillé, quand vous vous êtes habillé. — Mon frère s'était déshabillé, et moi je ne m'étais pas déshabillé. — Il se sera déshabillé avant de se jeter à la mer. — Je ne me suis pas mêlé de tes affaires, et toi, tu t'es mêlé des miennes. — Ton père se sera mêlé de tes affaires, parce qu'il t'aime. — Je ne me soucie pas de tes affaires. — T'es-tu mis d'accord avec lui? — Je me suis mis d'accord avec lui. — Je m'étais mis d'accord avec mon cousin. — T'es-tu aperçu de ce qu'il a fait? — Je me suis aperçu de ce qu'il a fait. — T'étais-tu aperçu de ce qu'elle dit! — Mon frère se sera aperçu de qu'il a fait. — T'attends-tu à recevoir une lettre de ton père aujourd'hui? — Je m'attends à recevoir une lettre de lui ce soir. — Mon père s'attendait à te voir (ô espérait te voir) aujourd'hui. — Elles se sont aimées l'une l'autre. — Nous nous sommes aimées l'une l'autre. — Ils se sont écrit l'un à l'autre. — Elles ont parlé les unes des autres.

XXXIV.

J'ai manqué de tomber. ô j'ai failli tomber, ô j'ai pensé tomber. — J'ai manqué de, ô j'ai failli, ô j'ai pensé faire naufrage en revenant d'Amérique. — Elle tressaillit en entendant ta voix, ô mejor, lorsqu'elle entendit ta voix. — En revenant du théâtre, je fus assailli par deux voleurs, et ma sœur tressaillit en les voyant. — Le bon Dieu vêt les pauvres, comme il vêt les agneaux. — Ci git le riche, et à côté de lui git le pauvre; ils sont tous égaux maintenant. — La Grèce est bien déchue de son ancienne splendeur. — Cette famille était jadis fort opulente; elle est aujourd'hui bien déchue. — Cela m'est échu; et je tâcherai de remplir mon devoir. — Le mois est échu hier; et vous devez lui payer ses gages. — Ma sœur était tellement émue, qu'elle ne pouvait dire un mot. — Cette robe vous sied, ô vous va parfaitement. — Ce que vous proposez ne me sied pas. — Cela ne nous séyait pas. — L'âne se mit à braire, quand il vit son maître. — L'homme parle, l'âne braie. — Qui traita le chèvre? — La fille la traita. — Qui la trait tous les jours? — La fille la trait, et elle sait la traiter mieux que vous. — Vous ne devez pas distraire ceux qui étudient. — Tu me distrais par tes cris. — Pourrez-vous résoudre cette difficulté? — Je ne puis la résoudre. — J'allai à confesse, et le père confesseur me donna l'absolution. — Il fut absous par le tribunal, et il fut élargi. — Qu'avez-vous résolu? — J'ai résolu d'aller à la maison. — Pierre est un homme déterminé et capable de tenir tête à deux hommes. — La pluie que nous avons est un brouillard résous en pluie. — Qui frit le poisson? — La cuisinière le fait frire. — Que frirez-vous? — Je frirai cette morue. — Nous faisons frire quelques aubergines, et eux, ils font frire quelques pommes de terre. — Aimez-vous la friture? — Je n'aime pas la friture, parce que cela fait mal à la gorge. — Celui qui peut vaincre ses passions doit être plus content que celui qui est victorieux de ses ennemis. — Sois vainqueur des vices, et tu seras heureux. — Qui me vaincra? — La mort te vaincra. — Si tu es vainqueur de toi-même, tu remporteras une grande victoire, plus grande que si tu étais vainqueur de tous tes ennemis.

Pleut-il?— Il pleut beaucoup.— Pleuvra-t-il demain?—Je ne sais s'il pleuvra demain, mais il est probable qu'il pleuvra.— Pleuvait-il quand vous êtes sorti de la maison?— Il pleuvait averse.— Il a plu ce soir plus fort que ce matin.— Neige-t-il, ô tombe-t-il de la neige?— Il tombe beaucoup de neige, ô il neige fort.— Neigeait-il quand vous êtes arrivé?— Quand je suis arrivé, il tombait beaucoup de neige.— A-t-il neigé hier?— Il a neigé hier plus qu'aujourd'hui.— Y avait-il de la boue?— Il y avait de la boue et il neigeait.— Grêlait-il ce matin?— Il tombait de la grêle ce matin et il pleuvait.— Quand je sortis de la maison, il y avait de la boue, et je me suis sali les souliers.— Faisait-il sale dehors?— Il faisait très-sale dehors.— Fera-t-il sale dehors?— Il fera très-sale dehors.— Fait-il de la poussière?— Il fera bien de la poussière; vous ferez bien de mettre une brosse dans votre poche.— Fait-il de la fumée dans la cuisine?— Il y fait trop de fumée; personne ne peut y tenir.— Faisait-il de la fumée?— Il faisait beaucoup de fumée, et nous ne voyions rien.— Il me vint une pensée, que je vais te communiquer.— Il nous est venu une pensée que tu approuveras.— Te faut-il un encrier pour écrire à ton père?— Il me faut un encrier, une plume et une feuille de papier.— Vous faudra-t-il une table?— Il me faudra une table et une chaise.— Que vous fallait-il?— Il me fallait un peu d'eau pour me laver.— Vous faudra-t-il quelque chose?— Il me faudra fort peu de chose.— Il me faudrait une bouteille de vin, et il lui faudrait un verre d'eau.— Ils eurent besoin des livres que vous avez emportés.— De quoi s'agit-il?— Il s'agit de savoir qui arrivera le premier.— De quoi s'agissait-il?— Il s'agissait d'étudier beaucoup.— De quoi s'agira-t-il?— Il s'agira de travailler pour manger.

Qu'est-il arrivé?— Il est arrivé un malheur.— Il arriva qu'il mourut, ô il vint à mourir.— Il arrivera qu'il nous verra.— Il n'appartient qu'aux honnêtes gens de remplir leur devoir.— Il arriva qu'elle l'apprit.— Je le ferai, quelque chose qu'il puisse avenir.— Qu'est-ce qu'il y a?— Il y a quelque chose de nouveau.— Qu'y a-t-il de nouveau?— Il n'y a rien de nouveau.— Il y a un homme dans ma chambre.— Il y avait deux pistolets sur la table.— Il y a eu beaucoup de bruit, ô beaucoup de tapage.— Il y aura beaucoup de monde au théâtre.— Il conste par la lettre que vous le saviez.— Il convient de travailler de bonne heure pour pouvoir se reposer après.— Il me convenait d'aller à Madrid pour voir mon oncle.— Il nous conviendra d'étudier pour pouvoir être utiles à notre pays.— Il m'a convenu de le faire aujourd'hui.— Si tu le fais, il t'enquira un jour.— Il a dégelé pendant toute la journée.— Il dépend de moi de faire ou de faire faire ce qui convient.— Il dépendra de mon frère de venir ou non.— Il me déplait de sortir quand il tombe de la neige.— Il nous déplaisait d'écrire toute la nuit.— Vous plait-il de faire ce que je fais?— Nous est-il donné de lire dans l'avenir?— Il a fait des éclairs pendant toute la nuit.— Quel temps fait-il?— Il fait mauvais temps, il a fait des éclairs pendant

toute la soirée. — Entendez-vous comme il tonne? — Il va pleuvoir. — Il faisait des éclairs et il tonnait; et ma sœur avait peur. — Il est écrit que l'homme doit ravailler pour vivre. — Il s'éleva une tempête qui menaçait de nous engloutir. — Il s'élevait un bruit sourd qui annonçait une tempête. — Il s'ensuit qu'il ne viendra pas à l'heure convenue. — Il s'ensuivit qu'il n'avait pas fait ce qu'il disait avoir fait. — Il est entré un homme dans ma chambre. — Il est utile d'apprendre la langue française. — Il est inutile de dire ce que vous dites. — Il est bon de s'accoutumer au travail, car l'habitude le rend facile. — Il est des hommes qui se plaisent à faire du bien. — Il fut un temps où personne ne savait écrire. — Il y a peu de poètes comme Homère. — Il y avait peu d'hommes comme Socrate. — Il me fâchait (*mejor* j'étais fâché) de devoir dire ce que je ne croyais pas.

XXXVII.

Quel temps fait-il? — Il fait beau temps. — Il fait mauvais temps. — Il pleut averse. — Fait-il chaud? — Il fait chaud. — Il fait froid. — Il a fait chaud. — Il fera froid demain. — Il a fait plus chaud aujourd'hui qu'hier. — Fait-il humide? — Il fait humide. — Il fit sec hier. — Faisait-il du brouillard? — Faisait-il humide ou sec? — Il faisait humide. — Fait-il sec? — Il fait humide. — Fait-il de la boue? — Il faisait de la boue. — Fait-il bon voyager en France? — Il fait bon voyager en France. — Fait-il bon voyager en Angleterre? — Il fait bon voyager en Angleterre. — Fait-il bon voyager en Espagne? — Il ne fait pas bon voyager en Espagne, parce que les routes y sont mauvaises. — Faisait-il bon voyager en Italie? — Il faisait bon voyager en Italie. — Fera-t-il bon voyager en Espagne dans quelques années d'ici? — Il fera bon voyager en Espagne, quand les routes y seront bien entretenues. — Fait-il bon vivre en Espagne? — Il fait bon vivre en Espagne, et pas cher. — Faisait-il bon vivre à Barcelone? — Il faisait bon vivre à Barcelone. — Fait-il cher vivre en Hollande? — Il fait très-cher vivre en Hollande. — Fait-il cher vivre à Londres? — Il fait très-cher vivre à Londres. — Se fait-il tard? — Il se fait tard. — Se faisait-il tard? — Il se faisait bien tard. — Il s'est fait tard, et nous devons partir. — Il était devenu si tard, que nous ne pouvions plus attendre. — Il se fait nuit, et nous partons. — Il se faisait nuit, et nous partîmes. — Je m'en irai avant qu'il se fasse nuit. — Ma sœur parle français, et elle le parle comme il faut. — Parlent-ils comme il faut? — Ils parlent comme il faut. — Écrivez-vous comme il faut? — J'écris comme il faut. — Fait-il du vent? — Il fait un grand vent. — Il a venté toute la nuit, et nous restâmes à la maison. — Quelle distance y a-t-il de Barcelone à Madrid? — Il y a cent lieues de Barcelone à Madrid. — Quelle distance y a-t-il de Barcelone à Valence? — Il y a plus loin de Barcelone à Valence que de Valence à Madrid. — Y a-t-il long temps que vous êtes en Espagne? — Il y a deux mois que je suis en Espagne, ô je suis en Espagne depuis deux mois. — Il y avait trois jours que j'étais à Barcelone; ô j'étais à Barcelone depuis trois jours. — Il y a quinze jours que j'apprends le français, ô j'apprends le français depuis quinze jours.

XXXVIII.

Gelle-t-il aujourd'hui? — Il gelle plus qu'hier. — Il convient mieux que vous alliez à la maison. — Il paraît que vous savez votre leçon. — Il semblait qu'il avait envie de parler. — Je vais où il me plaît. — Elle allait où il lui plaisait. — Nous irons où il nous plaira. — Il semble que vous m'avez oublié. — Il sentait mal dans ta chambre. — Il me sied bien de parler comme je parle. — Il sort de cette boîte une odeur agréable. — Il me souvient de l'avoir vu, quand j'allais encore à l'école. — Il suffit que vous le disiez pour que je le croie. — Il suffira qu'il le fasse pour qu'il l'approuve. — Il me tarde d'arriver à l'auberge, car j'ai bien sommeil. — Il nous tardait d'aller dîner. — Il ne tient qu'à toi d'être heureux. — Il ne tenait qu'à moi d'aller en Angleterre. — A quoi tient-il que tu ne partes? — Je ne puis pas partir faute d'argent. — Il tombait beaucoup de neige, quand nous sortimes de la maison. — Il viendra un temps où vous vous moquerez de moi.

XXXIX.

Depuis quand êtes-vous à Barcelone? — J'arrivai avant hier, et je pars aujourd'hui. — D'abord je le croyais, mais maintenant je ne le crois plus. — Tu gagneras dès à présent cent francs par mois. — Ce que tu peux faire aujourd'hui ne le fais pas demain. — J'arrivai hier au soir, et mon père arrivera après-demain. — A quelle heure vous leverez-vous demain? — Je me leverai de grand matin, car j'ai beaucoup à faire. — Je l'ai vu ce matin, et je le verrai demain matin. — Irez-vous au café après dîner? — Après dîner j'irai à l'école de dessin. — Viendrez-vous chez moi cette après-midi? — J'irai chez vous cette après-midi, ou demain matin. — A quelle heure? — A sept heures et quart. — Venez demain sur le soir, et vous me trouverez à la maison. — Irez-vous au théâtre après-demain? — J'irai au théâtre demain. — Il arriva le lendemain, et mon frère le surlendemain. — Étudiez-vous autrefois plus qu'à présent? — J'étudiais autrefois beaucoup plus qu'à présent. — Il est arrivé depuis peu. — Il y a longtemps qu'il est arrivé, & il est arrivé depuis long-temps. — Je pars dans un mois. — Il sait toujours sa leçon, et sa sœur ne la sait j'amaï. — Avez-vous jamais été au théâtre? — J'ai été deux fois au théâtre. — As-tu jamais été au bal? — Je n'ai jamais été au bal? — Je la vois souvent, et elle me voit rarement. — Je bois aussi souvent que vous. — Je vais au théâtre de temps en temps. — Il dort la plupart du temps. — Travaillez-vous déjà? — Je travaille déjà. — Ne travaillez-vous plus? — Je ne travaille plus. — Il n'étudie plus. — Elle ne chante plus. — Travaillez-vous le matin ou le soir? — Je travaille le matin et le soir. — Lisez-vous beaucoup? — Je lis plus que jamais. — Lisez-vous encore mon livre? — Je le lis encore. — Mangent-ils encore? — Ils ne mangent plus. — Sont-ils arrivés? — Pas encore; mais ils arriveront dans peu, & ils vont bientôt arriver. — Je ferais plutôt ceci que cela. — Il le fera plus tôt que vous. — Elle le fera aussitôt que son frère. — Il ne le fera pas aussitôt qu'elle. — Vous levez-vous tard? — Je me lève de bonne heure, de meilleure heure que vous. — J'arriverai lundi au plus tard. — Je vais au théâtre tous les deux jours. — Je le ferai à mon re-

tour, et je le ferai en un clin d'œil. — Que faites-vous alors ? — Je ne fis rien. — Il fait tout hors de saison. — Sortirez-vous bientôt ? — Je sortirai plus tôt que vous. — Travaillerez-vous beaucoup ? — Je travaillerai pendant une heure. — Combien de temps avez-vous étudié ? — J'ai étudié pendant une semaine. — Je demeure à la campagne pendant quatre mois, tout l'été.

XL.

Où allez-vous ? — Je vais à la maison. — D'où venez-vous ? — Je viens de chez toi. — Où es-tu ? — Je suis où tu es. — Où demeures-tu ? — Je demeure sur la place Royale, numéro 14, au premier. — Par où es-tu venu ? — Je suis venu par où tu es venu. — Par où passerons-nous ? — Nous passerons par où nous passâmes hier. — Passe par ici, et moi, je passerai par là. — Où est la maison de campagne ? — Ma maison de campagne est en-deçà du bois; mais celle de ma sœur est au-delà. — Quand je suis en haut, mon frère est en bas. — Où travaillez-vous ? — Je travaille en haut, parce qu'il y fait plus clair qu'en bas. — Je travaille dehors, et mon frère travaille dedans. — Où est le centre de l'univers ? — Le centre de l'univers est partout. — Allez-vous quelque part ? — Je ne vais nulle part; je reste à la maison. — Demeurez-vous quelque part ? — Je ne demeure nulle part. — Il y a beaucoup d'arbres autour de la maison. — J'allais devant, et mon frère allait derrière. — En avant, mes amis, avant qu'il ne pleuve. — En arrière; la cavalerie va arriver. — Ma maison est vis à vis de la sienne. — Ma maison est loin de la tienne; mais la tienne est près de l'église. — Par où dois-je prendre pour arriver à la porte de la ville ? — Prenez cette rue, et suivez-la jusqu'à la place; là vous verrez une église à votre droite, et un palais à gauche; prenez la ruelle à droite de l'église, laquelle vous conduira tout droit à la porte que vous cherchez. — Jusqu'où êtes-vous arrivé ? — Je suis arrivé jusque là, et mon frère est arrivé jusqu'ici.

XLI.

Avez-vous beaucoup d'argent ? — J'ai peu d'argent; mais j'ai beaucoup de livres. — Mon frère n'a guère de papier; mais il a beaucoup de plumes. — Avez-vous assez d'argent ? — Je n'ai guère d'argent. — Qui a trop de papier ? — J'ai trop de papier; j'ai plus de papier qu'il ne m'en faut. — Combien d'argent as-tu ? — Combien as-tu d'argent ? — J'ai tout au plus deux cents francs. — Combien d'argent as-tu dépensé ? — Au moins, j'ai dépensé cinq cents francs. — Il a tant d'argent, qu'il le dépense comme un fou. — Tu as autant d'argent que nous. — Il donnait à pleines mains l'argent qu'il avait. — Quel âge avez-vous ? — J'ai environ trente ans. — Il m'a donné environ deux mille francs. — Il a presque autant de livres qu'elle. — Combien de fois par mois allez-vous au théâtre ? — Je vais au théâtre deux fois par mois. — Combien de fois sortez-vous par jour ? — Je sors trois fois par jour. — Combien gagnez-vous par an ? — Je gagne deux cents francs par mois; par conséquent je gagne deux mille quatre cents francs par an. — Y avait-il beaucoup de monde au théâtre ? — Il y avait à peu près trois cents personnes. — Combien me donnes-tu pour ce livre ? — Je te donne dix francs pour ce livre, si tu me le vends. — Combien d'amis as-tu main-

tenant?— Je n'ai guère d'amis à présent, parce que je suis pauvre; et les pauvres n'ont guère d'amis.— Que me donnerez-vous d'abord?— D'abord je te donnerai cet encrier, et puis je te donnerai ce canif.— Il fait les choses à demi, et il le fait mal.— Ce marchand vend en détail, et par conséquent il vend plus cher que son frère, qui vend en gros.— Il me le donna tout ensemble et tout à la fois.

XLII.

L'as-tu fait exprès?— Je l'ai fait exprès et à dessein, et afin qu'il le vît.— Il arriva à l'improviste et à la hâte, lorsque nous sortions de la maison.— Je la rencontrai par hasard, lorsque je sortais du théâtre.— Dis-lui en passant que je ne puis aller chez lui, parce que je suis très-fatigué.— Je le fais à la hâte, et toi, tu le fais doucement; par conséquent ce que je fais vaut moins que ce que tu fais.— Il lui donna un soufflet de gaieté de cœur, et il se sauva.— Je fais de bon cœur ce que tu fais à contre-cœur, *o* je fais volontiers ce que tu fais à regret.— Bon gré, mal gré, il faut qu'il le fasse.— J'irais volontiers; mais je n'ai point d'argent; et quoique à contre-cœur, il faudra bien que je reste à la maison.— M'écritas-tu demain?— Je l'écrirai avec bien du plaisir.— Il l'a fait ouvertement, et elle l'a fait en cachette.— Ses parasites le flattaient à l'envi, *o* à qui mieux mieux, et il était si stupide, qu'il ne s'apercevait pas de leur fausseté.— Le dites-vous tout de bon ou pour badiner?— Je parle fort sérieusement.— Si vous voulez que je vous entende, parlez haut, car je suis sourd; et si vous parlez bas, je n'entends rien.— Il parle si bas, que je ne le comprends pas.— Aimez-vous à apprendre par cœur?— J'aime à apprendre par cœur.— Apprendrez-vous la leçon par cœur?— Je l'apprendrai par cœur.— Savez-vous la leçon aussi bien qu'elle?— Je ne la sais pas aussi bien qu'elle.— Avez-vous la mémoire bonne?— Je n'ai pas la mémoire bonne.— Parles-tu plus mal que ton frère?— Je parle mieux que lui.

XLIII.

As-tu vu cet homme?— Je l'ai vu rire à gorge déployée; et sa bonne mère pleurait à chaudes larmes.— Les forgerons frappaient l'enclume à tour de bras.— Il m'a tiré à bout portant; mais il ne m'a pas blessé.— Écoutez-vous ce garçon?— Je ne l'écoute pas, parce qu'il parle à tort et à travers; et je ne fais aucun cas de ce qu'il dit, *o* je ne fais pas attention à ce qu'il dit.— Je lui parlai à cœur ouvert; et il me répondit avec sa réserve accoutumée.— Avez-vous un chapeau?— J'ai un chapeau; mais il est si vieux et tellement usé, qu'il faut le raccommoder à neuf.— Pourquoi êtes-vous debout, quand tout le monde est assis?— Je suis debout, parce que je suis las d'être assis.— Je ne peux pas me tenir debout, parce que le genou me fait mal.— Je cherchais la fille, et je la trouvai accroupie au coin du feu; car il paraît que la pauvre petite avait froid.— Irez-vous à cheval ou en voiture?— Je n'irai ni à cheval ni en voiture; j'irai à pied.— Lorsque la route est mauvaise, j'aime mieux aller à pied qu'en voiture.— Elle s'approcha sur la pointe du pied, afin que nous ne l'entendissions pas, et elle s'accroupit dans un coin de la cuisine.— Il est arrivé en poste

et à franc étrier, parce qu'il avait hâte d'arriver avant son père. — Les hommes ne sont pas nés pour aller à quatre pattes comme les quadrupèdes. — L'obscurité était si grande, que nous fumes obligés d'aller à tâtons pendant un quart d'heure. — Ce qu'il fait, il le fait à la hâte.

XLIV.

Parlez-vous franchement? — Je parle vivement et franchement. — Il s'est conduit courageusement et prudemment. — Heureusement personne ne s'est blessé. — Ils arrivèrent heureusement, après une traversée de quatre-vingt-douze jours. — Vraiment je ne sais que faire, car quoique je fais de mon mieux, je ne réussis pas à le faire à son gré. — Il s'élança aveuglément au danger. — Il le disait exprès. — Je me suis assis ici pour être plus commodément. — Viendrez-vous demain? — Je viendrai sans faute. — En vérité je ne sais pas par où je dois commencer. — Ferez-vous ce que je dis? — Point du tout. — Ni moi non plus. — Peut-être l'écrivit-il, et tu n'as pas reçu sa lettre. — Cela se peut, ô c'est possible; mais je ne crois pas qu'il m'ait écrit. — Puisque vous ne voulez pas étudier, irez-vous à la poste? — Oui, sans doute, car j'aime à marcher. — Irez-vous en Amérique? — Non sûrement, car je n'aime pas aller par mer.

XLV.

Viendrez-vous avant le soir? — Je ne sais si je pourrai venir avant le soir. — Allez-vous chez le tailleur? — Je vais chez le cordonnier, et ensuite je passerai chez le capitaine. — Où allez-vous? — Je vais chez toi. — Où est mon lieutenant? — Il est chez moi. — Que fait-il chez toi? — Il écrit et étudie. — Il était assis parmi les soldats. — Je dormais entre mon cousin et mon neveu. — Ma maison est située vis-à-vis de l'église. — Où as-tu laissé le livre? — Je l'ai laissé sur la table. — Où as-tu trouvé le cahier de mes thèmes? — Je l'ai trouvé sous le lit. — Il courait vers moi, et moi, je courais vers le ruisseau. — Asséyons-nous sous ce chêne, et nous serons à l'abri du soleil. — Combien de temps avez-vous attendu? — Je l'ai attendu à peu près dix minutes. — Celui qui étudie beaucoup se trouve au bout de l'année plus instruit qu'au commencement. — Dans les environs de Barcelone il y a plus de maisons de campagne que dans les environs de Madrid. — Mon frère demeure au bout de la rue, à une portée de fusil du palais du gouverneur. — Outre la grammaire, je lui ai donné le dictionnaire. — Celui qui agit selon l'Évangile agit bien. — Je l'ai fait selon tes désirs. — Nous arriverons sains et saufs moyennant la grâce de Dieu. — Quant au cheval, ô pour ce qui est du cheval, je ne sais, ô j'ignore ce qu'il est devenu. — Quand à cela, je ne sais que dire. — Tous mes amis dormaient, excepté Pierre. — Il voulut aller à Madrid malgré son père. — Je le ferai à ton insçu. — Elle apprend à danser à l'insçu de son père. — J'allai au bal à l'insçu de tout le monde. — Je ne sortis pas hier, à cause du mauvais temps.

XLVI.

Pourquoi étudies-tu? — J'étudie pour être un jour utile à mon pays. — Puis-

que tu le sais, je ne te le dirai pas. — Je ne sortis pas, parce que mon père me retint à la maison; voilà pourquoi je ne sortis pas. — Voilà tout ce que je puis dire à ce sujet. — Au reste, si vous doutez de ce que je dis, demandez-le à mon oncle. — Quoiqu'il est un peu fou (ô un peu timbré), au reste c'est un honnête homme. — C'est dommage que ce garçon soit mort. — C'est dommage qu'elle n'aille pas au bal avec vous. — Tandis que j'étudie, toi, tu joues. — Que faisiez-vous pendant que votre papa travaillait? — Tandis que mon papa travaillait, je m'amusais avec mes camarades. — A mesure qu'ils arrivaient, ils s'asséyaient à table. — Sous prétexte d'aller à l'école, il allait au café, et là il passait son temps à fumer et à boire. — Quoiqu'il en soit, il m'a trompé. — Il n'y a pas moyen de le faire, quoique je tâcherai de le faire le mieux que je pourrai. — Je ne sors pas, de crainte de tomber, car la rue est fort glissante. — Les plus savants mêmes se trompent; par conséquent nous, qui ne sommes pas des savants, nous pouvons bien nous tromper. — Fais-le de ton mieux, et ton père sera content. — Je le dis de mon mieux, et personne ne me comprit. — Si vous n'avez pas l'argent que vous aviez, cela n'y fait rien; vous payerez un autre jour. — Tant s'en faut que je le commande, qu'au contraire, je le défends. — Toutes les fois que tu ne sauras pas ta leçon, tu seras puni. — Fais-le, ne fût-ce que pour faire plaisir à ton père, qui l'aime tant. — Si je le fis pour lui, à plus forte raison le ferai-je pour toi.

XLVII.

Que faites-vous le soir? — J'étudie, et après avoir étudié, je soupe et je me couche. — Que fais-tu le matin? — Je travaille le matin et l'après-midi; et le soir je dessine jusqu'à l'heure du souper. — Mon fils étudie toujours la leçon le matin, et ma fille l'étudie toujours le soir. — Mon père a toujours travaillé plus que moi. — Pierre a toujours connu les hommes, et malgré cela, il s'est toujours laissé tromper. — Cet homme était entré furtivement, et ensuite il s'en est allé sans bruit. — Croyez-vous mon frère? — Je le crois, car il a parlé franchement. — J'ai toujours dit que tu le ferais mieux que lui. — Es-tu arrivé bien tard? — Non, Monsieur, je suis arrivé de bonne heure, de meilleure heure que vous. — Que faut-il faire pour bien apprendre la langue française? — Pour bien apprendre la langue française, il faut étudier beaucoup. — Il ne faut pas trop parler; car si vous parlez trop, vous pourrez vous compromettre. — Faut-il parler haut pour apprendre la langue française? — Si vous voulez apprendre la langue française, vous devez parler haut. — Je ne puis pas m'expliquer clairement, car je ne le comprends pas moi-même. — Que vous donna-t-il? — Il me donna un livre que je lui avais demandé. — Après l'avoir lu, il me le rendit. — Pourquoi êtes-vous venu chez moi? — Pour vous voir et pour vous dire que votre père est arrivé. — Voulez-vous me donner ce porte-feuille? — Je veux vous le donner. — Il veut mon fusil de chasse, et moi, je ne veux pas le lui donner. — Lui donneriez-vous le sabre et le pistolet? — Je les lui donnerai. — Quand les lui donnerez-vous? — Je les lui donnerai demain. — Lui avez-vous donné l'épée? — Je la lui ai donnée. — Leur donnerez-vous la bière? — Je la leur donnerai. — Me la donneras-tu? — Je te la donnerai. — Quand me la donneras-tu? — Je te la donnerai après-demain, car je ne puis pas te la donner aujourd'hui.

Nous les donnerez-vous?—Je vous les donnerai.—Leur enverrez-vous les livres que vous lisez?—Je les leur enverrai avec beaucoup de plaisir.—Quand les leur enverrez-vous?—Je les leur enverrai demain matin.—A quelle heure?—A sept heures moins un quart.

XLVIII.

Allez-vous au théâtre ce soir?—Je ne vais pas au théâtre ce soir, parce que je ne puis pas.—Pourquoi ne pouvez-vous pas aller au théâtre ce soir?—Je ne puis pas aller au théâtre ce soir, parce que j'ai beaucoup à faire.—Vous avez raison, le devoir avant tout.—A quelle heure est-il arrivé?—Il n'est pas arrivé, et il est probable qu'il n'arrivera pas.—Pourquoi n'arrivera-t-il pas?—Il n'arrivera pas, parce qu'il n'a pas quitté Paris, où il est encore.—Elle se retourna pour ne pas voir cette inhumanité.—Il ne fera pas une mauvaise action pour tout l'or du monde.—Avez-vous jamais été au Lycée.—Je n'ai jamais été au bal du Lycée, car ne sachant pas danser, je ne m'amuse pas aux bals.—N'êtes-vous jamais allé chez elle?—Je ne suis jamais allé chez elle, et elle n'est jamais venue chez moi.—Avez-vous quelque chose?—Je n'ai rien; et comme je n'ai rien, je ne puis rien vous donner.—Étudiez-vous encore la langue française?—Je ne l'étudie plus, car je la sais passablement.—Connaissez-vous quelqu'un dans cette maison?—Je ne connais personne dans cette maison, et personne ne me connaît.—Qu'avez-vous vu?—Je n'ai rien vu.—Ecrivez-vous à quelqu'un?—Je n'écris à personne.—A qui répondez-vous?—Je ne réponds à personne.—Ne parlez-vous pas?—Je ne parle pas, quand personne ne m'adresse la parole.—Comme il n'avait aucun ami, il ne savait à qui s'adresser.—Il jouait, quand il était jeune; mais maintenant il ne joue plus.—Elle m'aimait, mais elle ne m'aime plus, parce que je suis devenu laid.—Quoi que personne ne l'écoutait, il ne cessait de parler, car il est grand parleur.—Il n'osait lui parler, parce qu'il le craignait.—Je n'ose sortir, parce que je crains de me mouiller.—Je ne puis monter à la maison, parce qu'elle est pleine de soldats.

XLIX.

Croyez-vous qu'il sache la leçon?—Je crois que non, car il n'a pu l'étudier.—Que dit-il? viendra-t-il, ou non?—Il dit que non, qu'il ne peut pas.—Voulez-vous vous perdre?—Non, non, Monsieur, moi, je ne veux pas me perdre.—Veux-tu abandonner ta mère?—Non, non, Monsieur, moi, je ne veux pas l'abandonner.—Avez-vous trop d'argent?—Non, Monsieur, moi, je n'ai pas trop d'argent.—Porta-t-il la lettre à la poste?—Il ne la porta pas à la poste, parce que la jambe lui faisait mal.—Parla-t-elle plus que sa sœur?—Elle parla moins que sa sœur.—Viendra-t-il demain avec nous?—Il ne viendra pas avec nous, parce que la tête lui fait mal.—Ton oncle travaille-t-il autant que ton père?—Mon oncle ne travaille pas autant que mon père, car personne ne travaille pas comme mon père.—Savez-vous à quelle heure doit arriver l'ami que nous attendons?—L'ami que nous attendons arrivera à neuf heures et demie du soir.—Qui peut assurer ce qu'il ne sait pas?—Personne ne

peut Passurer.—Qui peut haïr cette femme?—Personne ne peut la haïr.—Qui est entré dans ma chambre?—Personne n'est entré dans ta chambre.—Que dit ton frère?—*ô* ton frère, que dit-il?—Mon frère ne dit rien.—Quel enfant étudie le plus, Émile, Arthur ou Édouard?—Édouard étudie le plus.—Où est ton frère Antoine?—Antoine est allé à la messe; et je suis étonné qu'il ne soit pas de retour.—Quand ton cousin ira-t-il à Paris?—Mon cousin ira à Paris, quand il aura vingt-cinq ans, car son père ne veut pas qu'il aille à Paris avant cet âge.—Ton ami, comment se porte-t-il?—Mon ami se porte un peu mieux aujourd'hui qu'hier.—Que faisait ton frère, quand tu travaillais?—Il ne faisait rien, parce qu'il ne sait rien faire.—Que faites-vous ce matin?—Je compte aller à la campagne pour voir mon père, qui est un peu indisposé.—Qu'écrivait-elle?—*ô* qu'est-ce qu'elle écrit?—Elle écrit un billet à sa mère.—Où est sa mère?—*ô* sa mère, où est-elle?—Sa mère est chez sa tante.

Étudie-t-il autant que sa sœur?—Elle étudie plus que lui.—J'irai au théâtre ce soir, dit mon cousin.—Je ne veux pas que tu ailles au théâtre, répondit mon oncle.—Je ne veux pas épouser cet homme si laid, dit Louise.—Je veux que tu l'épouses, s'écria son père.—Je ne veux pas me marier, dit-elle.—Serait-il content, s'il était riche?—Fût-il riche, il ne serait pas content.—Dussé-je le faire, je ne le ferais pas.—L'eût-elle, *ô* quand même elle l'eût dit, tu ne devais pas le croire.—Marche-t-il, *ô* s'il marche, tout le monde marche, s'arrête-t-il, tout le monde s'arrête.—Savez-vous pourquoi?—Je n'en sais rien.—Parce qu'il est riche, et que ceux qui vont avec lui sont pauvres.—Les pauvres sont toujours humbles, et les riches sont toujours hautains.—Je dis qu'il en est ainsi communément; mais cette règle a aussi ses exceptions.—Ainsi les enfants pensent-ils, mais quand ils deviennent des hommes, ils pensent autrement.—A peine me vit-elle, qu'elle se sauva, et il n'y eut pas moyen de la faire revenir.—Vous en allez-vous?—Je m'en vais, car je suis fatigué de l'attendre.—Ne vous en allez pas; peut-être arrivera-t-il bientôt.—En vain lui écrivit-elle, car il lui ne lui répondra pas.—En vain je le lui dis, *ô* ce fut en vain que je le lui dis; il ne voulut pas me croire.—Au moins, sais-je la leçon mieux que toi, parce que je l'étudie mieux que toi.—Dis-moi ce que tu as fait, et je te dirai ce que ton frère a fait.—Lève-toi tout de suite, rappelle-toi que tu dois étudier ta leçon.—Répète-moi ce mot que je ne compris pas.—Dis-le moi, et je le lui dirai.—Si tu veux cette montre, achette la toi.—Répète-le moi afin que je le comprenne mieux.—Ne me le répète pas; il n'est pas nécessaire que tu me le répètes.—Si tu as perdu le livre, cherche-le, et tu le trouveras.—Donne-le moi, et je te serai obligé.—Donne-le leur, et ils me le donneront.—Envoie-la moi, et je lui dirai ce qu'elle doit faire.—Écris-le lui, et elle me l'écrira.—Attends-la ici, et je l'attendrai chez moi.—Ne me l'achette pas.—Ne le lui dis pas.—Ne la leur envoie pas.

Fais-moi ce plaisir, et je te serai bien obligé.—Rends-leur ce service, et

ils seront bien contents de toi.—Apporte-le moi, afin que je puisse te dire s'il convient que tu l'achettes.—Porte-le leur, peut-être l'achèteront-ils.—Vendez-la leur, et ils la payeront bien.—Ne la leur vendez pas, car ils ne vous la payeront pas.—Me vends-tu ce livre?—Je te le vends, si tu me le payes argent comptant.—Vends-le leur, quand même ils ne te le payent pas.—Je ne veux pas le leur vendre, s'ils ne doivent pas me le payer.—Pleuvra-t-il demain?—Je crois qu'il pleuvra.—A-t-il beaucoup neigé, ô est-il tombé beaucoup de neige cet hiver?—Il n'est pas tombé beaucoup de neige; il a neigé moins que l'hiver dernier.—N'a-t-il pas plu ce matin?—Il n'a pas plu ce matin.—Fait-il du vent?—Oui, Monsieur, il fait un grand vent, ô il vente très-fort.—Que dit-on de la Chine?—On dit que les anglais ont bombardé Canton.—Que dit-on de nouveau?—On ne dit rien de nouveau.—Quand on n'étudie pas, on ne peut pas apprendre.—Quand on est riche, on doit être charitable.—Que fait-on dans cette maison?—Dans cette maison on travaille beaucoup, on mange, on boit et l'on dort.—Parle-t-on beaucoup dans ce café?—On parle beaucoup dans ce café; mais on ne parle pas de nouvelles.—Que dira-t-on?—On ne dira rien.—Ne parlera-t-on pas des Russes?—On parlera des Russes, comme l'on on a parlé des Turcs et des Chinois.—A-t-on pleuré dans cette maison?—On a beaucoup pleuré dans cette maison.—Rira-t-on dans cette société?—On rie beaucoup dans cette société.—A-t-on bien mangé?—On a bien mangé et bien bu.—Que fera-t-on?—On fera ce qu'on pourra.—On fait ce qu'on peut, et pas davantage.—On mange ce que l'on veut, et l'on n'oblige personne à manger ce qu'il ne veut pas.—J'aime cela.

LII.

Est-il inutile que mon frère aille à la Havane?—C'est inutile.—Est-il convenable qu'il le sache?—Ce n'est pas convenable.—Est-il utile de savoir la langue française?—C'est fort utile.—Est-il probable qu'il aille à Paris avec sa tante?—C'est probable.—Est-il possible qu'il le sache?—C'est fort possible.—Est-il impossible qu'elle le dise?—Ce n'est pas impossible.—Quelle heure est-il?—Il est dix heures et demie.—Il est bien tard.—Il n'est pas tard; il est de bonne heure.—Quelle heure était-il lorsque vous êtes arrivé?—Il était trois heures moins un quart.—Je crois qu'il était trois heures et un quart.—Il y a des hommes si méchants, qu'ils se plaisent à faire du mal.—Il fut un temps où l'Europe était à peine habitée par quelques bordes sauvages.—Il fut un temps où l'Asie était plus civilisée que l'Europe.—Y a-t-il beaucoup de matelots dans ce port?—Il y a peu de matelots; mais il y a beaucoup de soldats.—Y a-t-il un homme dans ma chambre?—Il y a deux hommes dans la chambre.—Y a-t-il quelq'un à la maison?—Il n'y a personne à la maison.—Qu'est-ce qu'il y a?—Il y a quelque chose.—Il n'y a rien.—Qu'y a-t-il de nouveau?—Il n'y a rien de nouveau.—Saviez-vous votre leçon?—Je la savais, il est vrai; mais je ne la sais plus.—Est-il tard pour aller au théâtre?—Il est tard pour aller au théâtre; il est neuf heures et demie.—C'est une folie que d'aller si tard au théâtre.—N'est-ce pas une folie que d'aller aux Élysées quand il pleut?—Sans doute c'est une folie.—N'est-ce pas une im-

prudence que de parler de ce que l'on ne comprend pas?—C'est une imprudence; il vaudrait mieux que ceux qui parlent de ce qu'ils ne comprennent pas allassent à l'école.—C'est une sottise que de parler de la sorte devant une demoiselle.—C'est une nécessité que de manger.—C'est une folie que de courir de la sorte.—C'est une imprudence que de parler comme vous parlez.—Est-il temps de dormir?—Oui, Monsieur, il est temps de dormir.—Je vais me coucher, car je dors quand il est temps de dormir, et je travaille quand il est temps de travailler.—Que dites-vous de ce temps-ci?—C'est le temps des riches; voilà pourquoi tout le monde va à la poursuite des richesses.—Avez-vous beaucoup d'argent?—J'ai environ trois cents francs.—Ce n'est pas beaucoup.—Ce n'est pas peu.—Ce n'est pas assez pour aller de Paris à Pétersbourg.

LIII.

On frappe à la porte; qui est-ce?—C'est mon père qui vient d'arriver.—Qui est là?—C'est moi.—Je croyais que c'était le garçon.—Ce n'est pas le garçon, c'est moi.—Qui frappe à la porte?—C'est nous, ouvre la porte.—Je croyais que c'étaient eux.—Ce ne sont pas eux; c'est nous.—Je vois que c'est vous.—Qui a cassé cette cruche?—C'est la domestique qui l'a cassée.—Qui est-ce?—C'est un officier qui vous demande.—Je croyais que c'était ma nièce.—Ce n'est pas votre nièce; c'est un officier.—Est-ce vous qui venez d'arriver?—Non, Monsieur, ce n'est pas moi; c'est lui.—Est-ce vous?—Non, Monsieur; ce n'est pas nous; ce sont elles.—Pleut-il?—Il pleut beaucoup.—Pleuvait-il quand vous êtes sorti?—Quand je suis sorti, il ne pleuvait pas.—Fait-il des éclairs?—Il fait des éclairs et il pleut.—A-t-il neigé la nuit dernière?—Il a neigé; tous les toits sont blancs, et il fait bien froid.—Fait-il chaud?—Il ne fait ni chaud ni froid.—Quel bâtiment est arrivé?—Il est arrivé un bâtiment d'Alger avec deux mille quintaux de farine.—Il est arrivé un homme qui vous demandait.—Est-il mort beaucoup de monde?—Il est mort peu de monde.—Est-il tombé un homme?—Un homme est-il tombé?—Un maçon est tombé.—Est-il venu quelqu'un?—Il est venu deux hommes qui ont apporté ce coffre.—Y vas-tu?—J'y vais.—Y allez-vous?—Nous n'y allons pas, parce que nous avons beaucoup à faire à la maison.—Qui y va?—Mon frère y va; et moi, je reste à la maison, car la jambe me fait mal.—Y penses-tu?—J'y pense, et je le ferai, quand je pourrai.—M'en donneras-tu?—Je t'en donnerai, si tu y penses.—Vous y promenez-vous?—Je m'y promène, quand il fait beau temps; mais quand il fait mauvais temps, je reste à la maison.—Je m'y accoutume, parce qu'il faut s'accoutumer à tout.—Y en porteras-tu?—J'y en porterai, si j'y pense.—Donne-lui en, et le pauvre homme sera content.—Donnez-leur en, afin qu'ils voient ce que c'est.—Ne leur en donne pas, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est.—Donne m'en, afin que je le goûte.—N'y pense plus; il vaut mieux que tu l'oublies.—Comment vous y prenez-vous pour écrire si bien?—Je m'y prends comme cela.—Je vais m'y prendre comme vous.—Vous vous y prenez mal.—Je croyais m'y prendre adroitement.—Non, Monsieur; vous vous y prenez mal; il faut s'y prendre ainsi.—Comment vous y prenez-vous pour aller si souvent au théâtre?—Je m'y prends ainsi.

LIV.

En donneras-tu à quelqu'un?—Je n'en donnerai à personne.—Mon frère tomba en y montant, et moi, je tombai lorsque j'en descendais.—Parlez-vous en courant?—Je ne puis pas parler en courant.—Votre sœur chante-t-elle en dansant?—Ma sœur ne peut pas chanter en dansant.—Corrigez-vous les thèmes en parlant?—Je les corrige en parlant et en écrivant?—Lirais-tu, si tu avais un bon livre?—Si j'avais un bon livre, je le lirais avec beaucoup de plaisir.—Me donneriez-vous un livre, si je vous donnais un porte-feuille?—Je vous donnerais un livre, si vous me donniez un porte-feuille.—Lui dirais-tu quelque chose, si tu le rencontrais?—Si je le rencontrais, je lui dirais qu'il s'est mal conduit envers moi.—Si j'allais à Paris, et que je le visse, je lui parlerais de vous.—Si j'étudiais, que je lusse et que j'écrivisse toute la journée, mon père serait bien content.—Si je le voyais, et s'il me voyait, ô qu'il me vît, nous nous parlerions.—Si tu étudies, tu apprendras; si tu n'étudies pas, tu n'apprendras rien.—Si tu vas chez elle, et que tu la voies, dis-lui que je ne puis aller la voir, parce que je suis malade.—Si tu manges et si tu bois trop, tu deviendras malade.—Si tu casses cette bouteille, tu la payeras.—S'il vient, dis-lui que je suis sorti.—Savez-vous si la bonne femme que nous attendions est arrivée?—Je ne le sais pas.—Si elle est arrivée, dites-lui que j'ai dû sortir.—Que lisez-vous?—Je lis un livre que votre papa m'a prêté.—Que faisiez-vous?—Je ne faisais rien, car je n'avais rien à faire.—Que dis-tu maintenant?—Je dis que je ne comprends pas ce qu'il a dit.—Je ne sors pas, parce qu'il tombe de la neige.—Si ce tabac est bon, je fumerai.—Si tu ne le disais, je ne le croirais pas.—S'il était mort, il n'écrirait pas.—Je dois travailler plus que vous, et vous devez marcher plus que moi.—Quand tu verras ton frère, parle-lui de moi.—Quand il étudiera, il apprendra.—Quand il se mariera, je me marierai aussi.—Quand il le saura, il me le dira.—Celui qui parlera mal de son frère ne sera pas reçu chez moi.—Si vous ne savez qu'y faire, allez-vous en.—Comme je ne savais qu'y faire, je ne dis rien, ô je ne dis mot.—Ce garçon ne veut pas étudier, et je ne saurais qu'y faire.—A qui est la faute?—Ce n'est pas ma faute; c'est ta faute.—C'est votre faute.—Ce n'est pas notre faute, s'il ne veut pas faire ce qu'il doit.—C'est ma faute, si vous ne savez rien.

LV.

Comment définissez-vous un bon négociant?—Le bon négociant est un homme qui parle toujours d'affaires et de lettres de change, et presque jamais de lettres.—L'histoire ancienne et la moderne nous enseignent que les hommes ont toujours été fort malheureux.—Quel livre lirai-je?—Lis les livres bons et utiles; ne fais pas comme ton cousin, qui lit les livres bons et les mauvais.—L'homme le plus savant peut se tromper.—La femme la plus belle ne l'est plus, si elle n'est pas modeste.—L'homme le plus brave aurait eu peur, s'il s'était trouvé à ma place.—Que ferais-tu à ma place?—A ta place, je n'irais pas, afin qu'il ne se moquât pas de moi.—Avez-vous vu Monsieur le comte au théâtre?—J'ai vu Monsieur le comte et Madame la comtesse; mais je ne les ai pas

vus au théâtre ; je les ai vus chez eux. — Veux-tu du pain, du fromage, du beurre et de l'eau ? — Ne veux-tu pas de vin ? — Je ne veux pas du vin ; je n'aime pas le vin. — Que demandez-vous ? — Je demande de l'huile, du vinaigre et du sel. — Ton frère que portait-il ? — Mon frère portait un manteau et un chapeau. — As-tu une montre ? — J'en ai une en or ; mais je veux m'en défaire, car elle ne vaut rien. — Voulez-vous acheter des livres ? — Je ne veux pas acheter de livres, parce que je n'ai pas d'argent pour en acheter. — Combien de frères avez-vous ? — J'en ai sept, et ils sont tous plus grands que moi. — Veux-tu me vendre de la toile ? — Je ne veux pas t'en vendre, parce que j'en ai fort peu, et que j'en ai besoin pour moi. — Approchez-vous du feu. — Je ne veux pas m'approcher du feu, parce que je n'ai pas froid. — Pourquoi vous éloignez-vous du feu ? — Je m'éloigne du feu, parce que j'ai chaud. — Approchez-vous de moi. — Je ne veux pas m'approcher de vous, parce que vous me faites peur. — Pourquoi t'éloignes-tu de moi ? — Je m'éloigne de toi, parce que tu fumes, et que je n'aime pas l'odeur du tabac. — Vous attendez-vous à recevoir une lettre de votre père aujourd'hui ? — J'espère en recevoir une demain. — Irai-je à la poste ? — Oui, dépêche-toi, et reviens bientôt. — Dépêchez-vous, car il est tard. — Dis-lui de se dépêcher, car il y a beaucoup à faire. — Il fait semblant de ne pas me connaître. — Il faisait semblant de dormir. — Mon frère faisait semblant de ne pas comprendre ce que cet anglais lui disait. — Je fais semblant de ne rien voir.

LVI.

Voulez-vous boire de l'eau ? — Je ne veux pas boire d'eau, je veux du vin. — As-tu du papier ? — Je n'ai pas de papier ; mais j'ai des plumes et de l'encre. — As-tu de bon vinaigre ? — Je n'ai pas de bon vinaigre, mais j'ai de bonne huile. — Qui me donnera de l'eau ? — Je te donnerai de l'eau fraîche et du vin vieux. — L'horloger a-t-il de bonnes montres ? — L'horloger n'a pas de bonnes montres. — Porterez-vous le manteau pour aller au bal ? — Je ne porterai pas le manteau. — Donne-moi du bon fromage que tu as reçu. — Je ne te donnerai pas du bon fromage que j'ai, parce que je veux le vendre. — Êtes-vous soldats ? — Nous ne sommes pas soldats. — N'êtes-vous pas des enfants ? — Nous ne sommes pas des enfants, nous sommes des hommes. — Vous n'êtes pas des hommes ; vous êtes des femmes. — Êtes-vous employés ? — Nous ne sommes pas des employés. — De qui avez-vous honte ? — J'ai honte de lui. — De quoi rougis-tu ? — Je rougis de ses paroles. — Il n'a pas honte de ce que vous lui dites. — J'ai honte de ton impatience. — Quand mettrez-vous la lettre au net ? — Je la mettrai au net quand j'aurai le temps. — Avez-vous mis au net la facture et le compte de vente ? — Je ne les ai pas mis au net ; mais je vais le faire. — Mettez-cela au net, et en attendant j'irai faire un tour de promenade. — Voulez-vous faire un tour avec moi ? — Je ferais bien volontiers un tour avec vous ; mais je ne puis pas, car je suis très-fatigué. — Votre fils a-t-il grandi ? — Mon fils a bien grandi en peu de temps. — Cette fille a bien grandi ; je ne l'aurais pas connue. — Les enfants grandissent et deviennent des hommes. — Où vous êtes-vous mis à l'abri ? — Je me suis mis à l'abri sous un arbre. — Comme il commença à pleuvoir, je me mis à couvert sous un chêne ; mais je ne fus pas à l'abri de la

pluie, et je fus obligé d'entrer dans une chaumière, où je fus à l'abri de l'orage.

LVII.

Avez-vous lu le premier livre de mon ouvrage?—J'ai lu le premier et le second, et je lis maintenant le troisième.—Où avez-vous lu cela?—Je l'ai lu dans l'histoire de France d'Anquetil, livre premier, chapitre quatrième, page vingt-cinq.—Lorsque Charles trois regnait en Espagne, Louis quinze regnait en France.—Un ami fidèle est fort difficile à trouver.—En sortant de la maison, je rencontraï une femme grosse, qui allait avec une grosse femme.—C'est une femme sage, mais non pas une sage femme; si vous cherchez une sage femme, il vous faut aller ailleurs.—Pierre est un honnête homme, et Jean est un homme honnête; j'aime mieux Pierre que Jean.—Ton cousin est un plaisant homme; mais ton ami est un homme plaisant; j'aime mieux celui-ci que celui-là.—Antoine est un vilain homme, mais bon et aimable; son frère est un homme vilain, qui n'est aimé de personne.—La reine même a été dans cette maison.—Quelle distance y a-t-il de la ville à ta maison de campagne?—Il y a une mortelle lieue.—La basse terre est plus chaude que la haute.—Il ne ferait pas une action basse pour tout l'or du monde.—Combien de temps avez-vous attendu?—J'ai attendu une heure, mais hier j'attendis pendant une heure et demie.—Avez-vous deux demi-piastres?—J'ai une demi-piastre.—Feu ma mère m'aimait beaucoup.—Ma feu grand'mère mourut quand j'avais à peine trois mois.—La feu comtesse était une dame fort charitable; tous les pauvres de la paroisse pleuraient sa mort.—Où demeurez-vous?—Je demeure à la grand rue, numéro cinq, au second.—A quelle heure allez-vous à la messe?—Je vais à la grand messe.—De quoi ton père t'a-t-il fait cadeau?—Il m'a fait cadeau d'un fort joli livre.—Ta mère t'a-t-elle fait présent de quelque chose?—Elle m'a fait présent d'un joli schall.—Veux-tu me faire présent de cela?—Je ne puis pas t'en faire présent, car ma feu mère m'en fit présent peu de jours avant de mourir.—Vous ennuyez-vous ici?—Non, Monsieur, je ne m'ennuie jamais avec vous.—Ceux qui ne travaillent pas s'ennuient.—Quand j'étudie, je ne m'ennuie point.—L'ennui est inséparable de l'oisiveté.—Avez-vous un sujet de tristesse?—J'ai un sujet de tristesse; mais je tâche de me distraire.

LVIII.

Pourquoi vas-tu nu-pieds?—Je vais nu pieds, parce que je n'ai point de souliers.—Si tu vas nu-pieds, tu attraperas un rhume.—J'aime à aller la tête nue, car le chapeau me gêne.—Ces hommes vont nu-jambes, et ils n'ont pas froid.—Voulez-vous cette fleur?—Je ne la veux pas, car quoique elle est jolie, elle sent mauvais.—Êtes-vous content du cadeau que votre maman vous a fait?—Je suis toujours content de ce que maman me donne.—Ne soyez pas prodigues de paroles, de peur de vous compromettre.—Ce matelot est plus brûlé par le soleil que mon frère.—Celui qui est teint de sang ne dort pas aussi paisiblement que nous.—Pierre est le premier à travailler, et le dernier à

jouer. — Je suis si malheureux au jeu, que je ne veux plus jouer. — A quoi cela est-il bon? — Cela n'est bon à rien. — Celui qui est méconnaissant des bienfaits n'est pas un bon ami. — Je mange le fruit facile à digérer, et je m'abstiens de celui qui est difficile à digérer. — Ce qui est bon à manger est ordinairement facile à digérer. — Feu mon père était un homme craignant Dieu et reconnaissant des bienfaits. — Celui qui n'est pas propre à la guerre doit rester chez soi. — Vous tenez-vous chaud? — Je me tiens plus chaud que vous. — Il fait si froid qu'il faut se tenir chaud. — Si vous ne vous tenez pas chaud, vous allez attraper un rhume. — Si vous voulez être bien portant, sachez de vous tenir propre, car la propreté ne convient pas moins à l'âme qu'au corps. — Monsieur R. me plaît, parce qu'il se tient toujours propre. — Comme mon ami a tant d'ennemis, il ne peut moins que de se tenir en garde. — Celui qui se tient en garde ne tombe pas aussi facilement que celui qui ne se tient pas en garde. — Tenez-vous en garde, car l'ennemi est vigilant. — Tenez-vous sur vos gardes avec les flatteurs, car si vous ne vous tenez pas sur vos gardes avec eux, vous deviendrez leur victime. — Donnez-moi un fleuret, et mettez-vous en garde; nous allons commencer l'assaut. — Prenez garde; il arrive une voiture. — Si vous ne prenez pas garde à ce cheval, il vous donnera un coup de pied.

LIX.

— Votre sœur est-elle aussi belle qu'elle l'était il y a un an? — Elle est plus jolie qu'elle ne l'était il y a un an. — Travailles-tu plus que moi? — Je travaille plus que tu ne travailles. — J'écris plus que je n'écrivais. — Est-il aussi méchant qu'il l'était il y a dix ans? — Il est tout autre qu'il n'était; vous ne le connaissez point. — Il parle tout autrement qu'il ne parlait. — Ils ne travaillent pas comme ils travaillaient. — Sortirez-vous ce soir? — A moins qu'elle ne sorte, je ne sortirai pas. — Je ne mangerai pas, à moins qu'il ne mange. — Pourquoi ne sortez-vous pas? — Je ne sors pas, de crainte que mon maître ne me gronde. — Elle étudie la leçon, de crainte que sa mère ne la punisse. — Mon frère empêcha que je ne vinsse, et moi, j'empêcherai qu'il n'aille au théâtre. — Je ne nie pas qu'il ne le sache; mais je nie qu'il le dise. — Je ne nie pas qu'il n'aille en Amérique, mais je doute qu'il en revienne. — Après une si longue absence, la bonne mère ne désespérait pas que son cher fils ne revint. — Doutez-vous qu'il vienne? — Je ne doute pas qu'il ne vienne; mais je doute qu'il me trouve en vie. — Je ne doutais pas qu'il ne le fit; mais je doutais qu'il le fit bien. — Elle ne voulut pas aller au Chili, de crainte de se noyer. — Cet homme t'a-t-il trompé? — Je m'en doute. — Ils nous trompaient, et nous nous en doutions, et nous ne nous laissâmes pas tromper. — Cette pauvre femme ne fait que pleurer depuis que son fils est mort. — Cet homme-là, que fait-il? — Il ne fait que manger, boire et dormir. — Votre frère a-t-il écrit cette lettre? — Mon frère est trop prudent pour écrire une lettre semblable. — Avez-vous autant de livres que moi? — J'ai autant de livres que vous, et j'étudie autant que vous; mais je ne suis pas aussi savant que vous; car vous êtes aussi savant que mon père, qui est beaucoup plus savant que moi. — Elle est plus jolie et plus aimable que sa sœur; mais elle est moins instruite et moins sage. — Où donne cette porte? — Cette porte donne dans le jardin. — Où donne cette fenêtre? — Cette fenêtre don-

ne sur le jardin, et celle de l'autre chambre donne sur la rue; et ce balcon donne sur la rivière — Il ne tient qu'à vous que je n'obtienne cet emploi. — Il ne tenait qu'à moi qu'elle ne se mariât. — Il ne tient qu'à toi qu'il ne soit heureux. — Il s'avisa de m'écrire, et je lui répondis. — Il s'avisa de me frapper, et je le frappai aussi. — De quoi vous avisez-vous? — Je me propose de m'habiller en femme, afin qu'ils ne me connaissent pas — Il s'avisa de me voler la montre.

LX.

Que faites-vous? — Moi, je travaille, et lui, il dort — Moi, je sortis; lui, il entra, et toi, tu restas. — Toi, tu jouais; moi, je travaillais, et lui, il ne faisait que dormir. — Qui ira au théâtre? — Lui et moi nous irons au théâtre, et toi et elle vous resterez à la maison. — Toi et lui vous travaillerez jusqu'à minuit. — Si Pierre va au marché, j'irai avec lui. — S'ils vont à la messe, j'irai avec eux; et s'ils n'y vont pas, j'irai sans eux. — Quand elle s'en ira, j'irai avec elle. — J'irai avec elle, et toi, tu iras avec eux. — Voulez-vous le parapluie? — Non, je sortirai sans, car il ne pleut pas. — Sortirez-vous avec le fusil? — Je sortirai avec; je crains qu'il n'y ait des voleurs dans la rue. — Sortez-vous de l'église? — J'en sors. — Êtes-vous sorti de la maison? — J'en sors dans ce moment. — Vous en souvenez-vous? — Je m'en souviens parfaitement — Vous souviendrez-vous de mon ami? — Je me souviendrai de lui, ô je m'en souviendrai, si vous ne vous souvenez pas d'elle. — Êtes-vous la fille que nous attendions? — Je ne la suis pas. — Êtes-vous les jeunes gens dont mon frère parle? — Oui, Monsieur, nous les sommes — Êtes-vous la sœur de mon bon ami? — Je la suis — Êtes-vous sœur du capitaine? — Je le suis. — Êtes-vous la cousine de Jean? — Je ne la suis pas. — Êtes-vous soldats? — Nous le sommes. — Êtes-vous les français qui devaient arriver? — Nous les sommes — C'est une imprudence que de se louer soi-même — Chacun se souvient de soi. — Chacun doit penser à soi. — Celui qui ne pense qu'à soi est un egoïste. — J'étudie et j'étudierai toujours; et toi, tu joues et tu joueras toujours — Tu acheteras et payeras le livre. — Il écrivit une lettre; mais il ne l'envoya pas à la poste. — Je mangeai une pomme et je bus un verre d'eau. — Ta sœur, quand se marie-t-elle? — Ma sœur ne veut pas se marier. — Quand mariez-vous votre sœur? — Je la marierai après-demain. — Qui épouse-t-elle? — Elle épouse un ami, ô elle se marie avec un ami. — Epouserez-vous cette demoiselle? — Je voudrais bien l'épouser; mais elle ne m'aime pas. — Êtes-vous marié? — Non, Monsieur, je suis garçon; mais je compte me marier bientôt, si je trouve une femme qui m'aime. — Cette dame, est-elle mariée? — Non, Monsieur; elle est veuve. — Êtes-vous veuf? — Non, Monsieur, car je n'ai pas été marié.

LXI.

Quel livre est préférable, celui qui instruit, ou celui qui amuse? — Celui qui instruit est préférable à celui qui amuse; mais celui qui amuse et instruit en même temps est le meilleur. — Lisez-vous le livre que j'ai lu? — Je ne lis pas celui que vous avez lu; je lis celui que mon père a lu. — De qui vous plaignez-vous? — Je me plains de l'homme dont vous vous plaigniez hier. — A qui

parliez-vous?— Je parlais à l'homme qui m'apporta une lettre de mon frère.— De quel enfant parliez-vous?— Je parle de l'enfant dont nous parlions hier.— Où dormiez-vous?— Je dormais sur la table sur laquelle dormait mon frère.— Quoi de plus vilain que ce que vous venez de faire!— Y a-t-il rien de plus répugnant pour un cœur sensible qu'un combat de taureaux!— Y a-t-il rien de plus beau que l'innocence!— Y a-t-il rien de plus grand que la nature!— Il n'y a rien de plus grand; la nature est un livre ouvert que nous devrions tous étudier.— Ton frère veut-il plus d'argent?— Oui, Monsieur, il demande encore deux mille francs.— | Quoi! n'est-il pas encore content de ce que je lui ai donné!— Quoi donc! ne savez-vous pas qu'il a dépensé tout l'argent que vous lui avez donné, et qu'il n'a pas le sou?— De ces livres, lequel choisissez-vous?— Je choisis celui que vous ne voudrez pas.— De ces deux filles laquelle est la plus jolie?— La plus modeste est la plus jolie.— Laquelle est la plus modeste?— Celle qui baisse les yeux.— Quelle comparaison y a-t-il de cette montagne à notre Montserrat?— Il n'y a pas de comparaison.— Je parie que j'apprends la langue française avant toi.— Je parie que non.— Je gage que tu ne le fais pas.— Je gage que si.— Je lui parlerai de son fils, quand je le rencontrerai.— N'en fais rien, car tu lui fendrai le cœur.— Ne fendez pas le cœur à cette pauvre femme.— Il faut être bien cruel pour fendra le cœur à nos semblables.— Jusqu'à quand resterez-vous ici?— J'y resterai jusqu'à ce que tu reviennes.— Jusqu'à quand avez-vous étudié ce matin?— J'ai étudié jusqu'à onze heures.— Depuis quand êtes-vous en Espagne?— Il y a deux mois que je suis en Espagne, & je suis en Espagne depuis deux mois.— Depuis quand apprenez-vous la langue française?— Il y a quatorze mois que je l'apprends.— Me comprenez-vous, lorsque je parle français?— Je vous comprends, lorsque vous parlez lentement.

LXII.

De qui parlez-vous?— Nous parlons de la femme dont le mari vient de mourir.— De quel livre parlez-vous?— Nous parlons du livre, de l'auteur duquel vous parliez hier.— Quelle dame allez-vous voir?— Je vais voir la dame dont le mari vient d'Amérique.— Est-ce là le garçon dont j'ai connu le père à Berlin?— Je crois que oui.— Voulez-vous connaître la femme, du fils de laquelle nous parlions ce matin?— Je serais bien aise de la connaître.— Désirez-vous connaître l'homme, dont la femme est si vertueuse?— Je désire connaître l'homme, dont je respecte la femme.— Voulez-vous connaître la dame, dont je vénère la vertu?— Je serais charmé de faire sa connaissance.— Est-ce là le livre, du style duquel vous faisiez tant d'éloges?— C'est le livre dont j'étudie le style.— Qui êtes-vous?— Je suis un tel; je voudrais vous parler en particulier.— Qui regardez-vous?— Je regarde la fille dont la modestie me charme.— Le livre que vous lisez, vaut-il mieux que celui que je lis?— Le livre que je lis ne vaut pas autant que celui que vous lisez.— A qui parliez-vous la nuit dernière au théâtre?— Je parlais au jeune homme dont vous connaissez si bien le père.— La grammaire avec laquelle vous apprenez la langue anglaise, est-elle bonne?— La grammaire, avec laquelle j'apprends l'anglais, est aussi bonne que celle, avec laquelle j'apprends la langue française.— Que faites-vous le soir?— Nous étudions le grec du lendemain.— Étudiez-vous beaucoup?—

Nous étudions pendant trois heures.— Qu'est-ce que tu écris?— J'écris une lettre.— A qui écris-tu?— J'écris à mon père.— Que lui demandes-tu?— Je lui demande de l'argent pour acheter les livres dont j'ai besoin.— De quels livres as-tu besoin?— Il me faut une grammaire française et un dictionnaire.— Qu'est-ce que c'est que cela?— Ce n'est rien.— De quel garçon parlez-vous?— Je parle du garçon, du père duquel vous parliez.— De quoi vous plaignez-vous?— Nous nous plaignons du lit, qui est fort dur, et des chiens, qui aboient pendant toute la nuit, et qui ne nous laissent pas dormir.— Le courage est une vertu, par où tu pourras distinguer un homme d'un autre.

LXIII.

Combien de livres avez-vous?— Combien avez-vous de livres?— J'ai quelques livres.— Combien de femmes les mahométans ont-ils?— Les mahométans ont plus d'une femme.— Plusieurs astronomes croient que les planètes sont autant de mondes, habités, comme le nôtre, par des êtres raisonnables.— Au dire d'un chacun, ils ont tous raison.— Tout petit que tu sois, tu ne pourras pas entrer par ce trou.— Quelque riche qu'elle soit, je ne veux pas l'épouser, parce qu'elle a plusieurs défauts, qui ne sauraient me convenir.— Cette femme a beau être riche, elle ne me plaît pas, parce qu'elle n'est pas modeste; et une femme sans modestie n'est pas une femme.— Il ne veut pas épouser cette dame, tout aimable qu'elle soit.— Sortez tout doucement, afin qu'elle ne vous entende pas.— Elle parlait tout doucement, et je ne pus pas la comprendre.— Elles restèrent tout étonnées, quand elles me virent entrer sans avoir frappé à la porte.— Ma chemise est toute trempée, et je vais la mettre à sécher.— Qu'vous a dit cela?— Quelqu'un me l'a dit; quelqu'un que vous connaissez fort bien.— Quelqu'un est-il venu?— Il n'est venu personne.— Qui me demande?— Quelqu'un vous demande.— Il n'y a rien de tel que la vanité pour rendre les hommes fous.— Serai-je le bien venu dans cette maison?— Vous serez très bien venu chez moi, comme vous êtes le bien venu partout.

LXIV.

Monsieur votre père, quand est-il arrivé?— Mon père arriva avant hier; et ma mère est arrivée ce matin.— Avez-vous travaillé autant cette semaine que la semaine dernière?— J'ai plus travaillé la semaine dernière que cette semaine.— Avez-vous vu mon fils au théâtre?— Je ne l'ai pas vu au théâtre, mais je l'ai vu au bal.— Avez-vous entendu ce que disait mon grand-père.— Je l'ai bien entendu; mais je ne l'ai pas compris.— Socrate, condamné à mort, but la cigüe, et il mourut comme un philosophe, victime de la superstition de son siècle.— Pourquoi faire un tel bruit?— Nous faisons ce bruit, parce que nous frappons à la porte, et que personne ne nous répond.— As-tu écrit cette lettre?— Moi écrire cette lettre!— Me croyez-vous si sot?— Je ne te crois pas si sot, mais quelqu'un pourrait l'avoir induit à l'écrire.— Cette femme, fait-elle l'aumône aux pauvres?— Elle fait l'aumône! elle a pitié des malheureux!— D'après ce que je vois, vous ne la connaissez point.— Faire du bien à ceux qui nous ont offensés c'est une action louable et digne d'un homme religieux.

craignant Dieu. — Manger trop est dangereux; parler trop est imprudent. — Se coucher et se lever de bonne heure est fort bon pour la santé. — Le désir d'apprendre est capable de vaincre les plus grands obstacles. — Qui a tué ce chien? — Un soldat l'a tué. — Comment l'a-t-il tué? — Il l'a tué d'un coup de fusil. — Ce malheureux s'est brûlé la cervelle. — Comment s'est-il brûlé la cervelle? — Il s'est brûlé la cervelle d'un coup de pistolet. — Pourquoi avez-vous donné un coup de poing à cet homme-là? — Je lui ai donné un coup de poing, parce qu'il voulait me donner un coup d'épée. — Il me donna un coup de sabre, et moi je lui donnai un coup de couteau. — Il me donna un coup de bâton, et moi je lui donnai un coup de pied, et je le fis tomber *ô* je le renversai. — Il lui donna un coup de lance; mais il ne le put pas tuer; et aussitôt un homme, plus cruel, l'acheva. — Dieu me préserve de tuer personne! il me semble que si j'avais le malheur de tuer un de mes semblables, je ne pourrais plus dormir tranquille.

LX.

Qu'avez-vous trouvé sur la route? — J'ai rencontré une pauvre femme pleurant (*mejor* qui pleurait) la mort de son fils. — Qu'avez-vous vu? — J'ai vu une fille lisant (*mejor* qui lisait) un livre. — J'ai rencontré une femme pleurante et une fille, demandant (*ô* qui demandait) l'aumône; j'ai consolé la première, et j'ai donné un franc à la seconde. — Cette bonne femme était mourante; mais comme elle était craignant Dieu, elle était fort résignée. — Que Dieu ait pitié de son âme! — En marchant, je me fatigue, et en étudiant, je me fatigue aussi. — En lisant de bons livres, tu deviendras plus humain et plus compatissant. — Lorsqu'il arriva, il me connut et m'embrassa. — Dès qu'il me vit, il se sauva. — Aussitôt qu'il m'entendit parler, il se tut, et moi je me tus aussi. — Moi, voyant qu'il s'en allait, je m'en allai aussi. — Lui, la voyant arriver, il se cacha sous le lit; et moi, le voyant sous le lit, je le chassai de la maison à coups de pied. — Mon opinion, différant de la sienne, donna un résultat tout différent. — Mon frère, négligeant son devoir, est plus négligent que toi. — Moi, fabricant de draps, je m'appelle fabricant, et toi, ne fabriquant rien, tu ne peux pas t'appeler fabricant. — Les vivants doivent se souvenir des morts; les vivants doivent tout leur bien-être aux morts. — Votre sœur, chante-t-elle en dansant? — Ma sœur ne chante pas en dansant, mais elle chante en travaillant. — Travailles-tu en dormant? — Personne ne travaille en dormant. — Mangeons-nous en travaillant? — Nous mangeons et nous buvons en travaillant. — Parles-tu en mangeant? — Je parle en mangeant et je mange en parlant.

LXVI.

Madame votre mère, quand est-elle arrivée? — Ma mère est arrivée ce matin, et mes frères sont arrivés ce soir. — La bonne femme, des vertus de laquelle nous parlions dernièrement, est morte ce matin. — Où est-elle née? — Elle est née en Espagne, et par conséquent elle est espagnole. — Ma sœur était sortie, quand ils sont entrés. — Avez-vous lu les livres que nous vous avons prêtés? — Nous les avons lus avec bien du plaisir, et nous vous les rendrons demain.

Avez-vous reçu la lettre que je vous ai écrite ce matin?—Je ne l'ai pas reçue; mais aussitôt que je la recevrai, j'y répondrai.—Où est ma canne?—Je ne l'ai pas vue; peut-être l'avez-vous laissée ailleurs.—Non, Monsieur, je l'ai laissée ici; quelqu'un l'aura prise.—Avez-vous vu ma sœur au bal?—Je ne l'ai pas vue au bal; mais je l'ai vue au concert.—Avez-vous vu mourir cette pauvre fille?—Je l'ai vue naître, mais je ne l'ai pas vue mourir.—Avez-vous entendu parler ma sœur?—Je ne l'ai pas entendue parler, mais je l'ai entendue chanter. Avez-vous entendu parler la langue russe?—Je ne l'ai jamais entendu parler.—Avez-vous entendu chanter cette chanson?—Je ne l'ai pas entendu chanter; mais je serais bien aise de l'entendre chanter.—Les as-tu vues passer par ici?—Je ne les ai pas vues passer.—As-tu vu fusiller les pauvres déserteurs?—Je ne les ai pas vu fusiller, car cela m'aurait fait mal.—Avez-vous pu voir arriver les russes qui sont arrivés ce matin?—Je ne les ai pas pu voir, car j'ai eu beaucoup à faire.—L'as-tu vue?—Je l'ai vue; mais je ne l'ai pas voulu écouter.—T'a-t-il donné quelque chose?—Il m'a donné tous les livres que j'ai voulu; et tous ceux que j'ai pu emporter.—Se sont-elles lavées?—Elles se sont lavées.—S'est-elle lavé les mains et les pieds.—Qui t'a coupé les cheveux?—Ma sœur me les a coupés.—Sont-ils bien taillés?—Ils sont fort bien taillés; on dirait que c'est un coiffeur qui les a coupés.—Avez-vous craint cette femme?—Je ne l'ai pas craint, mais je l'ai plaint.—Si nous pouvions voir les larmes que la dernière guerre d'Orient a coûtées, elle nous ferait horreur.—Qui a les dix mille francs que cette maison a coûté?—Je les avais; mais je ne les ai plus; je les ai perdus au jeu.—Malheureux! tu ne sais pas les larmes que le jeu a coûtées.—Qu'as-tu fait du peu de philosophie que tu avais acquis?—Le peu de philosophie que j'avais acquise m'a été inutile.—Vous m'embarrassez.—Qui t'a confondu?—Ce campagnard m'a confondu, et je n'ai su que lui répondre.—Ne confondez pas cet enfant, de crainte de le décourager.

LXVII.

Celui qui se précipite dans les dangers ne pense pas à ce qu'il fait.—Approchez-vous du feu; et je m'approcherai de la fenêtre.—Approchez-vous de cette femme; mais ne lui parlez pas.—Je voulais le frapper du bâton; mais je ne pus pas, parce qu'il se sauva.—Celui qui s'arrête à des bagatelles s'amuse à des choses inutiles.—Employons-nous à quelque chose qui vaille la peine.—Y'a-t-il quelque inconvénient à ce que j'aille au théâtre?—Je ne crois pas qu'il y ait d'inconvénient à ce que vous alliez au théâtre, si vous ne rentrez pas trop tard.—Votre oncle se mêle-t-il de vos affaires?—Mon oncle ne se mêle pas des affaires d'autrui; mais il se mêle des miennes, parce qu'il m'aime.—Elle s'habilla en homme, et lui, il s'habilla en femme.—De quoi vous occupez-vous?—Je m'occupe des mes affaires, et je tâche de ne donner à parler à personne.—Ce mouchoir sent la lavande.—Ma chambre sent l'ail, et je ne puis y tenir.—Vous contentez-vous de cela?—Je me contente de ce que vous voulez me donner.—Si vous consentez à ceci, je consentirai à cela.—Il oublia ma commission, et il me fallut aller le chercher.—Celui qui pêche par bêtise donne beaucoup à parler.—Quand les oies s'abattent sur un champ, l'une d'entre elles est en sentinelle (ô en faction) pour avertir ses compagnes, si quelque

danger s'approche. — Vous connaissez-vous en drap? — Je me connais en drap et en toile. — Savez-vous dessiner? — Je sais dessiner, et je vais dessiner un paysage d'après nature. — Connaissez-vous un bon dessinateur qui sache dessiner d'après nature? — J'en connais un; mais je ne crois pas qu'il ait le temps de s'occuper du dessin dont vous voulez le charger.

LXVIII.

Comptez-vous recevoir une lettre de votre père ce soir? — Je compte recevoir une lettre de ma mère demain. — Qui vous a enseigné à lire? — Ma mère m'enseigna à lire et à écrire. — Malgré ce que je lui dis, il s'obstina à aller en Amérique, et il y mourut de la fièvre jaune. — M'autorisez-vous à écrire à votre frère? — Je vous autorise à le faire, et n'hésitez pas à le tancer. — Combien de temps tarderez-vous à revenir? — Je tarderai deux heures à revenir. — Hâtez-vous de revenir, et tâchez de m'apporter une bonne nouvelle. — Il s'avisait de m'écrire, et je m'obstina à ne pas lui répondre. — Quand ils entreront dans votre chambre, faites semblant de dormir. — Je faisais semblant de ne pas le comprendre, et il se hâta de partir. — Qu'avez-vous résolu de faire? — J'ai résolu de ne rien faire. — Me promettez-vous de venir avec moi à la campagne? — Je vous promets de venir avec vous à la campagne, s'il ne fait pas mauvais temps; mais s'il fait mauvais temps, je resterai à la maison. — Vous pouvez parler tout ce que vous voudrez; ne craignez pas de m'incommoder. — Avez-vous peur de tomber? — Il fait si sombre dans cet escalier, que je crains de tomber et de me casser le cou. — Je craignais que mon frère ne mourût; et lui, il craignait que je n'arrivasse pas à temps. — Il craint que son père ne le punisse; et moi, je crains que le mien ne m'envoie pas l'argent que je lui demandai, et dont j'ai grand besoin. — Qui l'a ordonné d'écrire cette lettre? — Mon père m'a ordonné de l'écrire. — Elle me pria d'aller la voir; et je me hâtai d'aller chez elle. — Qui vous a obligé de venir à Paris? — Personne ne m'a obligé de venir à Paris; mais mon père m'exhorte maintenant à retourner en Espagne. — C'est à toi à jouer, et c'est à moi à regarder le jeu. — A qui est-ce à commander? — C'est au général de commander, et c'est au soldat d'obéir. — A qui est-ce à juger des ouvrages d'esprit? — C'est aux gens de lettres à les juger. — C'est au maître de parler, c'est à l'écoulier d'écouter. — Quand les gens de lettres ont jugé les ouvrages d'esprit, c'est au public de les applaudir ou de les rejeter. — Quelle heure est-il? — Il est neuf heures moins un quart. — Je vous demande pardon; il est neuf heures et un quart. — Ma montre retarde, et la vôtre avance. — La mienne s'est arrêtée, et je vais la monter. — Neuf heures vont sonner.

LXIX.

Aimes-tu ton cousin? — Je ne l'aime ni l'estime, parce qu'il n'est ni aimable ni instruit. — Voudrais-tu être riche et noble? — Je ne voudrais être ni noble ni riche, parce que ni la noblesse ni la richesse ne nous rendent heureux. — Que n'étudiez-vous? — Je n'étudie pas, parce que je n'aime pas l'étude. — Que ne répondîtes-vous? — Je ne répondis pas, de crainte de le fâcher. — M

frère n'avait pas le sou, et il ne savait que devenir. — Je ne savais si je pourrais le faire, et je ne fis rien. — Je ne sais s'il pleuvra demain; mais s'il ne pleut pas, j'irai voir mon grand-père, car il me tarde de le voir. — Pourquoi ne savez-vous pas votre leçon? — Je ne la sais pas, parce que je n'ai pas eu le temps de l'apprendre. — Je ne saurais insulter un malheureux pour tout l'or du monde. — Y a-t-il quelqu'un qui ne sache la leçon? — Il n'y a personne qui ne la sache. — Y avait-il quelqu'un qui n'eût diné? — Il n'y avait personne qui n'eût diné. — Connaissez-vous quelqu'un qui ne travaille? — Je connais quelqu'un qui ne travaille pas. — Parlâtes-vous à beaucoup de monde dans cette société? — Je ne dis mot; car, ne connaissant personne, je ne parlai à personne. — Voyez-vous ce que vous avez devant vous? — Comme il fait si sombre dans cette chambre, je n'y vois goutte. — Elle ne dit pas deux mots, car elle ne faisait que pleurer. — Cet homme-là est un ivrogne; il ne fait que boire. — Si tu ne travailles, tu ne mangeras pas. — Elle ne fait que parler, et sa sœur ne fait que dormir. — Il y avait deux jours que je ne mangeais, ô je ne mangeais rien depuis deux jours, quand je tombai malade, et je me mis au lit. — Il y a deux jours que je ne l'ai vu, ô je ne l'ai vu depuis deux jours; et il me tarde de le voir. — Il y a deux jours que je ne travaille pas, ô je ne travaille pas depuis deux jours, et je ne sais que devenir. — Je ne la vois pas depuis quatre jours, et je ne sais ce qu'elle est devenue. — Depuis qu'elle ne m'écrivait, je ne savais rien. — Depuis que tu ne m'écris pas, je ne sais rien de mes parents. — Veux-tu plus de pain? — Je n'en veux plus. — Qui a plus d'argent, toi ou lui? — Il en a davantage. — Vous en allez-vous déjà? — Oui, je m'en vais. — Est-ce que nous ne nous verrons plus? — Oui, nous nous reverrons; au plaisir. — Qui vous a mis en état de faire cela? — Mon maître m'a mis en état de le faire. — Êtes-vous en état de traduire cette lettre de l'allemand en français? — Oui, Monsieur; je suis en état de la traduire en français, en anglais, ou en espagnol, comme vous voudrez. — Elle n'était pas à même de faire ce que faisait sa sœur.

LXX.

Qui cherches-tu au théâtre? — Je cherche ma chère sœur. — Qui aimes-tu davantage, Sophie ou Joséphine? — J'aime plus Sophie. — A qui donneras-tu les livres que tu viens de recevoir de Paris? — Je les donnerai à l'écolier le plus studieux. — A qui envoies-tu tout cet argent? — Je l'envoie à mon père, qui me le demandé. — Qui regardez-vous? — Nous regardons cette dame qui porte une robe jaune et un chapeau vert. — A quelle heure viendras-tu nous chercher, ô nous prendre? — J'irai vous chercher à onze heures moins un quart. — Venez dîner avec moi. — Je ne puis aller dîner avec vous, parce que je vais travailler. — Courez voir si mon père est arrivé. — Je cours voir s'il est arrivé. — Irez-vous en Allemagne cet été? — Non, Monsieur; j'irai en Angleterre, en Écosse et en Irlande. — Quand irez-vous en Amérique? — J'irai en Amérique, lorsque mon frère ira en Afrique. — Quelle est la couleur de votre gilet? — Mon gilet est d'une couleur qui tire sur le bleu; mais celui de mon frère est d'une couleur qui tire sur le jaune. — A quelle heure sonne-t-on la messe dans ce village? — Dans ce village on sonne la messe à six heures du matin;

par conséquent il faudra que vous vous leviez à cinq heures et demie. — Qu'est-ce que l'on sonne ? — On sonne le trépas. — Je croyais qu'on sonnait le sermon. — Vous vous trompez, on ne sonne ni le trépas ni le sermon ; on sonne le tocsin. — Combien avez-vous payé cette toile ? — Je l'ai payée seize francs le mètre. — Celle que j'achetai hier je la payai quinze francs, et elle est tout aussi bonne que celle-ci, et m'eilleure peut-être. — Combien vendez-vous ces oranges ? — Je les vends un franc la douzaine. — Aimez-vous à monter à cheval ? — J'aime beaucoup à monter à cheval. — Aimes-tu à lire ? — J'aime mieux la musique et la peinture que la lecture. — Savez-vous si cet homme si méchant viendra. — Il est à craindre qu'il viendra. — Si tu nous donnes à dîner, nous resterons ; mais tu dois nous donner quelque chose facile à digérer. — A qui est ce livre ? — Ce livre appartient à l'ami de ton frère. — A qui est cette tabatière ? — Cette tabatière est au maître de danse. — A quel âge mourut ta sœur ? — Ma sœur mourut à l'âge de vingt ans. — A quel âge es-tu marié ? — Je me mariaï à l'âge de vingt-six ans. — Avez-vous lu le livre que je vous prêtai ? — Je n'ai pu le lire, parce que j'ai mal aux yeux. — Si vous avez mal à la tête, n'étudiez pas tant. — Vous connaissez-vous en peinture ? — Je ne me connais pas en peinture, mais je me connais en musique. — Je ne me connais ni en musique ni en peinture. — Quand me payerez-vous le compte que je vous présentai avant hier ? — Je le payerai à la Noël ; et si je ne puis le payer à la Noël, je le payerai à la Saint-Jean. — Aimez-vous à danser ? — J'aime à danser et à chanter ; mais je n'aime pas à courir. — Comment ton frère était-il habillé ? — Quel était le costume de ton frère ? — Mon frère était habillé en montagnard suédois, et ma sœur en villageoise norvégienne.

LXXI.

Quand entrerez-vous dans ma chambre ? — J'entrerai dans votre chambre lorsque je reviendrai, si en revenant de la messe. — A quelle heure ma tante est-elle entrée dans le jardin de mon père ? — Elle est entrée dans le jardin lorsque je sortis de la maison. — Y a-t-il quelqu'un dans le jardin ? — Il n'y a personne dans le jardin. — Dans quelle voiture irons-nous ? — Nous irons dans la voiture de mon oncle. — Où avez-vous lu cette maxime ? — Je l'ai lue dans Fénelon. — Irions-nous en voiture ou à pied ? — Je n'aime pas aller à pied, car je suis fatigué ; par conséquent nous irons en voiture. — Dans quelle voiture irons-nous ? — Nous irons dans la voiture d'un ami. — Que ferais-tu dans ce cas ? — Dans ce cas, je ne ferais rien ; car il vaut mieux ne rien faire que de faire une sottise. — Ferez-vous ce que je vous demande ? — Je ferai ce qui sera en mon pouvoir. — Votre frère, quand se marie-t-il ? — Mon frère se mariera dans quinze jours. — Nous partons dans quatre ou cinq jours. — En combien de temps avez-vous appris la langue française ? — Je l'ai apprise en deux ans. — Je l'ai apprise en moins de temps que vous ; en six mois. — Peut-être ne la savez-vous pas très-bien ; car il y a plusieurs manières de savoir une langue ; et il est beaucoup plus difficile qu'on ne croit de bien apprendre une langue. — Les chemins de fer étaient-ils connus du temps de votre grand-père. — Du temps de mon grand-père, on ne connaissait pas les chemins de fer. — De mon temps, on ne travaillait

pas autant qu'à présent, en un mot, on ne vivait pas aus-i vite.—La citadelle de Barcelone fut bâtie du règne de Philippe Cinq.—Où m'attendrez-vous?—Je vous attendrai sur le pont.—Non, il vaudra mieux que vous m'attendiez sur la place Royale.—Il y a beaucoup de monde dans la rue et sur la place.—Combien de chaloupes y a-t-il sur le rivage?—Il y a quatre chaloupes sur le rivage.—Y avait-il des tableaux sur la muraille?—Il y avait quelques tableaux sur la muraille; mais je ne m'arrêtai pas à les regarder.—Y a-t-il long-temps que ton frère est à Londres?—Mon frère n'est pas à Londres; il est actuellement à Berlin, après avoir été à Paris et à Marseille.—Où est notre cousin?—Il est en Catalogne, et la cousine est en France, où elle a épousé un capitaine de cavalerie.—Où est ton oncle qui t'aimait tant? ó ton oncle qui t'aimait tant, où est-il?—Mon oncle est au Chili, après avoir été au Pérou.—Lorsque je le vis, je dis en moi-même qu'il ne me tromperait pas.—Il disait en lui-même qu'il ne retournerait plus dans cette maison.—Y a-t-il moyen de faire ce qu'il souhaite?—Il n'y a pas moyen de le faire.—Y eut-il moyen de le voir?—Il n'y eut pas moyen de le voir.—Vous êtes-vous procuré l'argent dont vous aviez besoin?—Non, Monsieur; il n'y a pas moyen de se procurer de l'argent dans ce moment.—De quoi s'agit-il?—Il s'agit (ó il est question) d'une affaire qui peut nous procurer beaucoup d'argent.—Il s'agit de savoir qui arrivera le premier.—Je gage que vous arriverez le premier.

LXXII.

—Quand payerez-vous ce compte?—Je le payerai à la Saint-Jean.—Quand serez-vous à Paris?—J'y serai mardi prochain.—Quand la grande revue aura-t-elle lieu à Paris?—On dit qu'elle aura lieu au mois d'août.—Quand vous arrivâtes, j'étais sur le point de sortir, et je ne pus m'arrêter, car j'avais hâte d'arriver chez mon père, qui m'avait envoyé chercher.—Il semble que vous ne parlez pas.—Je ne suis pas en humeur (ó en train) de parler, car je suis inquiet sur la santé de ma sœur.—Si vous n'êtes pas en train de rire, n'allez pas dans cette maison-là, où l'on ne fait que rire.—Par où êtes-vous entré?—Je ne pus pas entrer par la porte, et par conséquent je suis entré par la fenêtre.—Qui a peint ce tableau?—Ce tableau a été peint par un ami de mon frère.—Si tu le fais par malice, tu es bien coupable.—Il l'a fait par mauvaise intention.—Pourquoi la lettre que je vous donnai à copier est-elle encore à copier?—La lettre que vous m'avez donnée à copier est encore à copier, parce que je n'ai pas eu le temps de la copier.—J'ai beau lui écrire, il ne me répond pas.—J'avais beau travailler, je ne pouvais pas gagner ma vie.—Nous avons beau courir, (ó c'est en vain que nous courons); nous n'arriverons pas avant six heures du soir.—J'avais beau étudier, je ne pouvais pas apprendre cette leçon.—J'ai beau le lui expliquer (ó c'est en vain que je le lui explique); il ne le comprend pas.—Elle ne voulut pas sortir, de crainte de rencontrer son frère.—Je ne sors point, de crainte de le voir; et lui, il reste à la maison, de crainte de me rencontrer.—Ce pauvre garçon ne sort pas, faute de souliers.—Je n'étudie pas, faute de livres; si j'avais des livres, j'étudierais autant que vous.—J'oublis cet emploi par le secours d'un ami.—A cela près, c'est un homme fort aimable; c'est dommage qu'il ait ce petit défaut.—A mon cheval e.de -

mandez-moi ce que vous voudrez. — Chez les Chinois il n'y a pas de jours de fête. — Je vous parle en frère; et vous me répondez comme un étranger. — Où es-tu? — Me voici. — Où est mon chapeau? — Le voilà, prenez-le. — Voilà ta sœur. — Voici ce que j'ai à vous raconter. — Voilà ce que j'avais à t'écrire. — Si tu le fais à mon gré, je te ferai un cadeau. — Mon oncle est un homme fort difficile à contenter; je ne fais jamais rien à son gré. — Il est fort difficile d'écrire au gré de tout le monde. — Madame votre mère, où est-elle? — Elle est à Londres. — Quand vous lui écrirez, je vous prie de lui faire mes compliments. — Je n'y manquerai point. — Cette fille parle-t-elle du nez? — Elle parle du nez; et je m'en vais pour ne pas l'entendre lire. — C'est dommage que cette fille parle du nez.

LXXIII.

Viendras-tu à la campagne avec moi? — Je n'irai pas à la campagne, parce que je ne m'y amuse pas; mon frère y est allé ce matin, et il en reviendra après-demain. — Vas-tu au port acheter des oranges? — J'y vais; mais je ne veux pas acheter des oranges, car je ne les aime pas. — Avez-vous été au théâtre ce soir? — Je n'y ai pas été, parce que j'ai eu beaucoup à faire; mais mon frère y a été, et j'y fus hier, et je compte y aller demain. — Aimez-vous voyager en France? — J'aime à voyager en France, parce que les routes y sont fort bonnes. — Fait-il bon voyager en Turquie? — Il n'y fait pas bon voyager, parce que les routes y sont fort mauvaises. — Pensez-vous à ce pauvre homme qui vous a demandé une place dans votre magasin? — J'y pense (ô je pense à lui); et j'espère pouvoir la lui procurer. — Pensez-vous à votre promesse? — J'y penserai, et vous serez satisfait. — Avez-vous obtenu la place (ô l'emploi) que vous désiriez? — Je l'ai obtenue (ô obtenu). — Elle voulait devenir riche, et elle n'y est pas parvenue. — Avez-vous de l'argent pour acheter une maison? — Je n'en ai pas à présent, mais j'en aurai dans peu de jours. — Avez-vous beaucoup d'amis? — J'en ai fort peu; mais auparavant, quand j'étais riche, j'en avais beaucoup. — La domestique voulait acheter du thé et du café, et elle n'en trouva point. — Me donnerez-vous un verre de vin? — Je l'en donnerai une bouteille. — Avez-vous bu de l'eau-de-vie? — Je n'en ai pas bu une goutte. — Me donnerez-vous trois ou quatre épingles? — Je l'en donnerai quelques unes; je ne puis pas l'en donner beaucoup, parce que je n'en ai guère. — As-tu encore de l'argent pour payer le café? — J'en ai encore, mais pas beaucoup. — As-tu encore du sucre? — J'en ai encore. — As-tu encore du vin? — Je n'en ai plus; mais j'en aurai demain. — Avez-vous encore du café? — J'en ai encore. — As-tu encore du pain? — Je n'en ai guère. — Quand mettrons-nous à la voile? — Nous mettrons à la voile demain matin, si le vent est favorable. — Quand mîtes-vous à la voile? — Nous mimes à la voile le deux du mois dernier. — Elle mit la tête à la fenêtre, et quand elle nous vit passer, elle se mit à pleurer. — Je ne puis le voir, que je ne me mette à rire.

LXXIV.

Qu'est-ce que vous avez demandé à cette bonne femme? — Je lui demanda

de l'eau , et elle m'en donna. — Que désirez-vous ? — Je désire acheter des livres. — Combien en voulez-vous ? — J'en veux une douzaine. — Le garçon n'en veut que trois. — Combien de francs vaut ce livre ? — Il en vaut huit. — Si vous m'en donnez six , je vous en donnerai cinq. — Combien de frères avez-vous ? — J'en ai huit. — Combien cette femme a-t-elle d'enfants ? — Elle en a cinq. — Me donnerez-vous du papier pour écrire une lettre ? — Je n'en ai point. — En aurez-vous demain ? — Demain j'en aurai un peu , et je t'en donnerai deux cahiers. — Voulez-vous cette table ? — J'en veux une autre , car celle-ci est trop petite pour moi. — Avez-vous reçu une lettre d'Angleterre ? — Je n'en ai reçu aucune d'Angleterre , mais j'en ai reçu deux de France. — Ce livre vous plaît-il ? — Il me plaît , parce que le style en est bon. — Cette maison vous plaît-elle ? — Elle ne me plaît pas , parce qu'on en voit le jardin des maisons voisines. — Pourquoi avez-vous acheté cette maison ? — Je l'ai achetée , parce que feu mon père était enchanté de son jardin. — Pourquoi lisez-vous ce livre ? — Je le lis , parce que son auteur est un écrivain célèbre. — Voulez-vous acheter cet autre livre ? — Je l'achèterai , car son style me plaît. — Croyez-vous cet homme ? — Je ne le crois pas ; car il m'en conte toujours. — Si par hasard on le prie à dîner , il mange à ventre déboutonné. — Où en êtes-vous de cette affaire ? — On n'en a plus parlé. — Où en étions-nous ? — Nous en étions à la page 204. — Je ne me rappelle pas où nous en étions. — Mon père se fâchait , lorsqu'il voyait maltraiter un chien ou un cheval. — Il en était de même du mien. — C'est sa faute , ou il s'en prend à moi. — Ne vous en prenez pas à ce pauvre garçon. — M'en voulez-vous ? — Je ne vous en veux pas ; je n'en veux à personne. — Je m'en tiens à ce que j'ai , et je n'en veux pas davantage. — Êtes-vous content de cela ? — Il s'en faut ; j'ai gagné davantage. — Mon frère avait couru pendant toute la journée , et il n'en pouvait plus. — Vous en rapportez-vous à moi ? — Je m'en rapporte à vous. — Voulez-vous tirer sur cet oiseau ? — Je ne tire pas sur les oiseaux ; je ne tire que sur les loups. — Je tirai sur un lièvre , et je le manquai-

LXXV.

Connaissez-vous cette dame ? — J'ai le plaisir de la connaître depuis long-temps ; c'est une femme qui charme par ses talents et par sa modestie. — Je vais le prouver par un exemple. — Le clergé doit prêcher par l'exemple ; c'est ainsi qu'il est respecté et qu'il mérite de l'être. — Que portes-tu sur toi ? — Je porte sur moi un encrier , des plumes et du papier. — Il s'en alla et il emmena son frère , ô il mena son frère avec lui. — Il me faisait signe de la main ; mais moi , je fis semblant de ne pas le voir. — Il me frappa de la main ; et moi , je le frappai du pied. — Elle arriva chez moi les larmes aux yeux , parce qu'un homme était entré chez elle l'épée à la main. — C'est en vain que tu lui écris ; tu ne gagneras rien à lui écrire. — En étudiant la leçon , tu remplis ton devoir. — En y allant , tu fais ce que l'on t'ordonne. — En n'allant pas au théâtre , tu contentes ton père ; par conséquent il vaudra mieux que tu n'y ailles pas. — Cet homme n'est content que quand il mange , qu'il boit et qu'il fume. — Comme je lui adressai la parole , et qu'il ne me répondit pas , je ne lui parlai plus. — Quand il me vit et qu'il me connut , il se sauva. — Je vous l'écris afin que vous le sachiez , et que vous fassiez ce que vous devez faire. — Va-t'en , je ne veux plus te voir. — Dis-le moi , je ne

le dirai à personne. — Donne-moi encore de cette bière, je l'aime beaucoup. — Cette fille est si bonne, qu'on ne peut que l'aimer. — Je ne puis qu'aimer ma sœur; et elle ne peut que m'aimer; nous ne pouvons moins que de nous aimer l'un l'autre. — Qu'il s'en aille, ou qu'il reste, n'importe. — Ma mère ne veut pas y aller, que je ne l'accompagne. — Je ne serai content que quand je serai dans mon pays. — Nous ferons tout ce que nous pourrons (ô tout ce qui sera en notre pouvoir), pour vous servir, ô pour vous être utiles. — Je travaillais autant que je pouvais (ô tout ce que je pouvais), pour gagner ma vie; et je n'y parvenais pas. — Je rencontrai une pauvre femme dans la rue, et je lui donnai tout l'argent que j'avais dans ma poche (ô sur moi). — Il semble que le temps se met au beau; allons faire un tour. — Ce régiment fut mis (ô taillé) en pièces, après s'être défendu contre des forces très-supérieures. — Mettons-nous à l'ouvrage, avant que Jean se mette à chanter. — Le médecin me mit au lait; et j'ai vécu de lait pendant deux mois; mais, Dieu merci, je suis maintenant fort bien portant. — Quand mettez-vous fin à vos thèmes? — Je mets fin.

FIN DE LA CLAVE DE LOS TEMAS.



